DÉPÔT LÉGAL
VAUCLUSE
N° 965
1924

N° 59 — 10me Année. · Août 1924
Prix : 1 fr. 50

FORTVNIO

REVUE MENSUELLE

SOMMAIRE

La farce de la littérature sportive .... Marcel PAGNOL.
Poèmes .... Gabriel GROS.
Défense de l'Occident (fin) .... Jean BALLARD.
L'Allée Pensive, roman (suite) .... Marcel NALPAS.
Les Livres .... Gabriel d'AUBARÈDE.
Gaston MOUREN.
Salon du Midi de la France .... HERREM.
Revue des Revues .... Gaston MOUREN.

ORNEMENTS DE DAVID DELLEPIANE

Directeur-Administrateur
JEAN BALLARD

Directeur Littéraire
MARCEL PAGNOL

BUREAUX :
10, Quai du Canal
MARSEILLE

N° 14. — 10^me Année. Août 1924.

FORTVNIO

La Farce de la « Littérature Sportive »

Les Jeux Olympiques viennent de finir. Ils nous laissent dans le domaine littéraire, une abondante production d'œuvres « sportives », et bon nombre d'écrivains, jeunes et vieux, ont pris le titre d' « écrivain sportif ». S'il vous plaît de les connaître, lisez le numéro spécial que le *Monde Nouveau* vient de consacrer à la « littérature sportive ».

Cette brochure de deux cent pages, composée sous la direction de Paul Souchon et Jacques May, m'a fourni six heures de lecture. Et voici qu'à la dernière ligne je me pose une question : « La littérature sportive existe-t-elle vraiment ? »

*
* *

Ce qui ressort de toutes ces pages, c'est qu'elles s'efforcent d'atteindre le ton épique.

Les journaux de sport, pain quotidien du potache, emploient à chaque instant les mots « épopée, géant, titan, homérique », etc... Certes, ils ne sont pas écrits

dans une prose banale. C'est un vertigineux charabia, où surnagent d'extraordinaires métaphores.

En parlant d'un cycliste : « *Ce routier sera un des grands ténors de la route. Surveillons ce louveteau: avec de pareilles « bielles », il ira loin.* »

Une partie de rugby : « *Le stadoceste domina dans tous les compartiments du jeu, confectionna un rugby savant, et marqua à la vingtième minute un essai inexorable* ».

Sur Criqui : « *Criqui a son crochet du droit : fera-t-il mordre le canevas à son adversaire, vieux renard du ring? Ce crochet du droit sera-t-il la première pierre de l'immense bâtisse qu'on appelle victoire ?* »

(Ces citations sont peut être trop copieuses : mais les « sportifs » se moquent si souvent de notre tour de poitrine ! Rions un peu de leurs tours de phrase).

Il est clair que ces « poètes », qui se réclament en général de Pindare et d'Homère, s'efforcent d'atteindre le ton épique, malgré leur ignorance évidente de la langue et de la syntaxe françaises. Beaucoup d'autres, plus lettrés, tendent au même but : c'est une épopée nouvelle que l'on attend, une épopée régénérée qui chantera la gloire du héros sportif.

*
* *

Le héros sportif est-il un héros épique ? Plaçons le un moment auprès de ses aînés.

Achille, d'un seul cri dans la nuit, disperse une armée entière — Roland frappe de son épée : il tranche une montagne. L'épopée exige un agrandissement démesuré.

Or, l'exploit sportif reste dans les limites humaines. Dès qu'un athlète entre en lice, une troupe de contrôleurs officiels l'entoure : il est mesuré, pesé, chronomè-

tre, avec des décimales et des dixièmes de seconde. Son exploit sera ensuite « homologué » par un tribunal compétent et d'une parfaite loyauté ; on imprimera le *record* établi dans les journaux spéciaux et les annuaires. Ces procédés scientifiques préviennent toute exagération.

Ici, un sportif convaincu va s'écrier : « Savez-vous, ô profane, quel effort prodigieux représentent les « performances » d'un Bouin ou d'un Paddock ? Est-il nécessaire de les exagérer pour les rendre épiques? »

A quoi je répondrai : « Oui ».

Aux Jeux Olympiques, l'américain Legendre a franchi d'un bond 7 m. 60. Mais considérez que n'importe quel éphèbe normal peut faire un saut de 4 m. 50. Paavo Nurmi, le finlandais, est le plus extraordinaire coureur que l'on ait vu sur une piste; mais il sera battu par n'importe quel potache s'il lui rend la moitié de la distance à parcourir. Que penser d'un héros qui n'est pas deux fois plus fort que le premier venu ? Certes, ma *raison* les admire, parce qu'elle sait la valeur d'un cinquième de seconde : mais ils ne frappent pas mon *imagination*, et c'est elle qu'il faudrait toucher.

Il y a cependant quelque chose d'épique chez le boxeur, le lutteur, ou l'épeïste, parce que leur force ou leur adresse ne peut être exactement mesurée. Mais ils restent, malgré tout, des héros relatifs.

Prenons comme exemple Fred Bretonnel, notre jeune champion de France, qui battit magnifiquement l'anglais Danny Frush.

Quel était l'enjeu du combat ? Fallait-il arracher une femme à la mort, venger le déshonneur d'un père, préserver de la ruine le manoir familial ? Nullement. Il s'agissait de conquérir un titre de gloire qui permît au vainqueur de gagner de l'argent...

Aux yeux des sportifs, Bretonnel est invincible : oui, mais à condition que son adversaire ne pèse pas plus de

61 kilos, ne l'attaque pas dans la rue ni pendant son sommeil, et ne se serve pas d'un marteau, ni d'une hache. Bref, le combat reste dans d'étroites limites, marquées par des règlements multiples et précis — par des *conventions*.

Voilà le grand mot. Le sport est *conventionnel*. Avec ses règles et ses principes qui limitent et canalisent les efforts de l'athlète, *le sport est un art, et le héros sportif n'est pas un héros :* c'est un artiste. L'œuvre d'art sportive, ce n'est pas avec de l'encre qu'elle se fait : c'est sur la toile résineuse des rings, dans la lumière crue des lampes à mercure ; c'est sur la pelouse, au soleil, quand de jeunes hommes se courbent pour former l'arche basse des mêlées ; c'est quand une tête penchée traîne de longs plis, élargis sur l'eau légère des piscines...

Et c'est pourquoi le sport ne peut créer une littérature. Y a-t-il une littérature de la danse, de la peinture, de la musique ? Non. Il y a d'une part des *œuvres humaines* qui mettent en scène des danseurs, des peintres, des musiciens ; d'autre part, des *études critiques* sur la chorégraphie, la musique, la peinture : n'attendons rien d'autre du sport.

Dans une œuvre littéraire, il ne peut fournir que des accessoires. En 1830, on vit les pantalons à sous-pieds, la crinoline, les tours de phrase ossianiques. En 1924, nous avons la culotte de football, la raquette de tennis, et un vocabulaire spécial troué de mots anglais. Il est bon, il est nécessaire que ces choses modernes figurent dans les romans modernes : elles marquent la date d'une œuvre, et il faut qu'une œuvre porte sa date pour être un chef-d'œuvre. (Ceci a l'air d'un paradoxe : mais il suffit de cinq minutes pour voir que tous les chefs-d'œuvre portent la marque de leurs temps).

Au reste, les écrivains qui s'intitulent *sportifs* nous fournissent la meilleure preuve : si *Le jeune homme au*

cyclecar de Louis-Léon Martin, ou les *Quinze hommes*, de Marcel Berger, ont une valeur littéraire, c'est par l'humanité qu'ils contiennent. Quant à M. Paul Souchon, qui écrivit les *Chants du Stade*, et qui a composé en partie ce numéro spécial, il confirme ma thèse: les plus beaux poèmes de son recueil *sportif* sont une pièce à la mémoire de son fils disparu, et une douzaine de strophes colorées sur les joueurs de boules de Provence : à côté de ces deux morceaux, beaucoup de pages de son volume paraissent froides et laborieuses.

Qu'est-ce donc que ce numéro spécial du Monde Nouveau ? Rien d'autre qu'une très agréable compilation, faite par deux lettrés, et qui vous permettra de relire quelques belles pages d'auteurs contemporains : car tous ceux qui ont eu l'imprudence de parler d'un avion, ou de décrire une partie de tennis y sont rangés dans les casiers de la littérature sportive. Entre nous, il est vraiment bien facile de choisir une branche quelconque de l'activité humaine et d'y suspendre en guirlande toutes les œuvres possibles. On pourrait de même grouper les romanciers qui ont mis en scène un personnage chauve, et faire un numéro spécial sur la Littérature de la Calvitie. A côté de la littérature sportive, rangeons les littératures vétérinaire, photographique, saxophonique, natatoire, etc...

Et pourtant la race des écrivains sportifs continue de pulluler. Pourquoi ?

Répondons par une métaphore qui aura peut être une place dans le numéro spécial de la Littérature Ferroviaire.

Dans la course à la gloire des lettres, chacun se sert de ses moyens.

« Notre bon maître » tient la tête, dans sa puissante limousine électrique. Puis, viennent les 40 HP. (Estaunié, Bourget, Curel, etc.) qui précèdent les 10-12 HP.

(Béraud, Dorgelès, Benoît, et leurs pairs). A quelques longueurs,, voici les cyclecars (Cocteau, Morand, etc.) dont l'échappement libre soulève des volutes de poussière, et les motos (Louis-Léon Martin, Thérive, etc.). Loin derrière, très loin, après les vélos et les trottinettes, après M. Baumann endormi sur son âne cornu, voici l'armée immense des piétons.

Ils marchent, le menton en avant, la face crispée au bout du cou horizontal. Une haine farouche les sépare. Malheur à qui ne surveille pas ses voisins ! Un croc-en-jambes le fait plonger dans la poussière et toute la horde, avec des cris de joie, piétinera son corps abattu.

Dans la cohue, beaucoup gardent l'espoir imbécile de rattraper les autos. Mais quelques autres — les plus malins — ont compris leur défaite, et qu'ils ne gagneront pas la course, s'ils n'ont pas quelque véhicule. Alors, ils courent après les trains qui passent, sans même savoir où ils vont.

Quelques-uns s'installent dans les « tortillards » du régionalisme. On ne leur demande pas de payer leur place, parce que les vagons sont presque vides : on les prie simplement de se pencher à la portière, pour faire croire aux populations que la Compagnie est prospère.

D'autres ont pris d'assaut le train du cinéma, dans le moment qu'on le formait. Ils se sont installés avec tant d'audace, ils ont parlé si haut que le personnel fut affolé. C'est pourquoi ce train misérable erre au hasard, depuis dix ans et roule d'accidents en catastrophes sur toutes les voies de la terre, et parfois à travers les prés...

D'autres enfin ont couru après le train sportif, et l'ont rattrapé sous le vaste hall des Jeux Olympiques.

M. de Montherlant — qui possède pourtant un beau tricycle à pétrole — s'est installé, avec tous ses bagages, dans un vagon de première classe. Il s'est penché à la portière, il a fait de grands signes d'adieux. Au bout du

quai, M. Bernard Grasset agitait un mouchoir tricolore, et grand comme un drapeau. Cette pantomime touchante n'avait d'autre but que d'intéresser les badauds accourus : mais elle fut si théâtrale qu'elle finit par attirer le contrôleur.

Il s'est présenté, sous les traits de M. Nicolas, prince des footballeurs français. Après un bref colloque, l'impitoyable contrôleur a prié M. de Montherlant de redescendre, avec tous ses bagages, sur le quai. C'est ainsi que nous apprîmes que le beau voyageur n'avait pas son billet. Depuis ce jour, l'auteur du « Paradis à l'ombre des épées » ne vante plus le train sportif, et n'en signale que les accidents.

O contrôleur, poursuis ta ronde! Rends visite au vagon-restaurant : plus de soixante parasites s'y repaissent aux frais du sport. Examine, l'un après l'autre, tous les voyageurs de « seconde »; rallume les lampes éteintes au plafond triste des « troisième ». Réveille ces vieillards, qui, à ton passage, feignent de dormir. Aucun de ces gens n'a son billet.

Et il y en a plus de cinquante qui sont blottis sous les banquettes, et il y a des culs-de-jatte qui se cachent dans les cabinets...

Marcel PAGNOL.

Poèmes

OFFRANDE FUNERAIRE

A la mémoire de Jean-Marc Bernard.

« Per amica silentia lunae »
(*Virgile*)

I

Quand nous irons vers vous sous l'amicale lune
A l'heure de silence où pleurent les roseaux,
O mânes bleuissants sous la frondaison brune
Entre les noirs cyprès qui gardent les tombeaux,

Nous reverrons fleurir les roses, une à une,
Sur la stèle pieuse où dorment les héros
Et nos flûtes, au fond de la candeur nocturne
Fontaines, mêleront leurs chants à vos sanglots.

Le soir mélodieux où glissent des colombes
Vous a bercés de songe en ses réseaux d'argent
Et l'urne que les bras d'une vigne surplombent

O poètes, verra semblables à vos chants
Quand l'Automne divin emplira nos corbeilles,
Vos âmes s'exhaler entre les vols d'abeilles.

II

L'Amour aux yeux pensifs avec un geste mièvre
Etait venu poser des roses sur vos fronts ;
Sur vos roseaux, le soir, il fit errer sa lèvre
Devant la pureté des nobles horizons ;

Et sachant qu'au delà de la noire colline
Se déroule l'azur des paysages clairs,
Vous aviez su garder en votre âme divine
Les prunelles de ceux qui rêvent près des mers.

La terre de soleil où glisse votre fleuve
Voit neiger la douceur tremblante du matin ;
Mais dans les soirs profonds monte une lune veuve
Qui, vainement, bleuit les roses du jardin;

Une lune sereine entre les arbres glisse
Et l'eau du fleuve luit entre les peupliers.
A celui qui chanta la tombe de Narcisse
Nous dresserons la claire offrande des rosiers;

Nous lui consacrerons les strophes incertaines
Des abeilles d'Avril et de l'Automne lourd
Pour que nos âmes soient pareilles aux fontaines
Où viendra se pencher la face de l'Amour.

(*Livre de Daphné*).

Gabriel Gros.

ETANG DE BERRE

Je revois, sur le quai, les poussiéreux platanes,
Le village étalant comme des raisins mûrs
Les grains de ses maisons dorées et les tartanes
Dont la voile était rousse en face de l'azur ;
Puis les vignes en fleur sur les rocailles bistres
Quand un rose matin s'étendait sur l'étang
A l'heure délicate où descendaient vers Istres
Les voiles comme un vol suave de flamants;
Puis les thyms violets qui vêtent les Alpilles
Du lumineux et dur cantique des grillons,
Et surtout, sous les pins aux légères aiguilles
Dans la sérénité soleilleuse des monts,
Votre appel espacé sur les lignes lointaines
Des pâles peupliers et des cyprès obscurs,
O vent, mystérieuse et rude cantilène,
O glaive de soleil qui transpercez l'azur !
O multiple galop sur les hautes collines
De coursiers effarés devant l'infini bleu
Et qui couvrent, le soir, leurs crinières divines
Du rouge flamboiement des pinèdes en feu;
O lumineux esprit de l'Eté, vent agile
Qui faites frissonner le lierre sur les murs,
Vous m'avez fait pareil aux pâtres de Sicile
Dont les roseaux chantaient les paysages purs.
Je revois, par les monts, errant au crépuscule
Les chèvres au poil roux fouler les ravins secs
Et sous les oliviers d'un ciel de renoncule
Le clair jaillissement doré des temples Grecs.

Mais cependant, o mer latine et catalane
Je ne veux pas chercher en vous le souvenir

Des agoras fleuris de jeunes courtisanes,
Des roses de Paestum ou, dans le vent, sentir
Dans les embruns du soir glisser, élyséennes
L'âme d'Endymion où celle de Shelley ;
Je ne veux pas goûter l'appel des nuits romaines,
Ni votre blonde voix, O Naples, songe ailé!
Je reviens seulement vers la beauté des golfes
Dans les jours lumineux que parfument les mers,
Afin que l'Août marin ensoleille mes strophes
Comme les oliviers des paysages clairs.

Et je m'estime heureux d'être de ceux qui passent
Sans connaître l'Amour, et le secret puissant
Qui vous régit, O mer, O lumineux espaces
Au cours des ans obscurs, silencieusement,
Car j'ai votre parfum âpre comme la menthe
Et sous vos pins où règne un lumineux sommeil,
Je ferai peu à peu mon âme transparente
Pareille à la garrigue où flambe le soleil !

Gabriel GROS.

Défense de l'Occident

A M. Albert Coste.

> Confronter les deux parties de l'humanité sera la grande affaire de ce siècle.
>
> Anatole FRANCE. (1)

II

« Et voici qu'un grand procès s'instaure où toutes les « valeurs de notre tradition sont réellement mises en « cause ». Qui dit cela? M. Henri Massis dans le *Journal Littéraire* du 19 juillet dernier. Or, M. Massis que nous avons déjà rencontré dans divers procès de cet ordre, toutes les fois que surgit l'hétérodoxie, s'est institué avec son maître et ami Jacques Maritain, le défenseur de la tradition occidentale du moyen-âge, de la Somme théologique. Ce sont des *néo-thomistes*, c'est-à-dire des esprits résolument tournés vers la vieille mystique religieuse et faisant dériver comme Saint Thomas toute vérité de la *révélation :* avec cela férus de culture gréco-latine, de cette culture que s'est appropriée l'esprit chrétien en le sélectant, et le corrigeant par des siècles d'interprétation. Mais alors dira-t-on, eux et Guénon sont faits pour s'entendre. Ne prêchent-ils pas avec Gonzague Truc le « retour à la scholastique », le maintien des traditions intellectuelles, la faillite de la science, et la suprématie des vraies lumières accordées jadis à l'intel-

---

(1) Préface à *Sages et Poètes d'Asie*, du Dr Couchoud.

ligence, avant que celle-ci ne déchût de la spéculation pure? Et bien détrompons-nous ils ne s'entendront pas. Précisément parce qu'ils ont des idées communes ils seront plus intransigeants sur celles qu'ils ne partagent pas. Maritain et Massis sont des protectionnistes, Guénon est une façon de libre-échangiste qui veut ouvrir tout grand son esprit à la pensée indoue — et cela des conservateurs, des orthodoxes ne sauraient l'admettre.

Les premiers condamnent aussi l'Occident dans ses tendances actuelles, mais c'est au nom du passé, et ils croient qu'une réintégration de la doctrine pourrait tout sauver. Guénon à leurs yeux a le tort de faire appel à l'étranger, au Gentil; dès lors, ce qu'il préconise ne saurait être accepté. N'est-ce pas le pire aveu de faiblesse qu'une requête faite au prochain, surtout à l'indifférent ? Ils ne veulent devoir rien qu'au vieux fonds national et traditionnel, estimant mauvaise toute victoire obtenue avec le secours d'un tiers, d'un hérétique qui demain sera votre juge et bientôt un adversaire informé.

Les néo-thomistes refusent tout emprunt à l'Orient et, s'ils accablent les errements modernes, c'est pour proclamer l'excellence du catholicisme romain, leur panacée. Naturellement leur orthodoxie se teinte de chauvinisme et nous avons vu avec un peu de mélancolie, ce grand critique qu'est Henri Massis instruire le procès dont il parle, avec un esprit de primaire. Ce n'est pas « juger » que condamner *à priori*. Pour ne pas avoir à porter plus loin ses regards et ses coups, ce critique irascible se couvre les yeux et décharge ses foudres sur l'Allemagne. Au fond, semble-t-il dire, la question ne se poserait pas si l'Allemagne elle-même ne la posait — et elle n'est que le prétexte d'une offensive intellectuelle destinée à ruiner le prestige de notre culture, et de « l'esprit qui a vaincu ». Vu sous cet angle, tout se simplifie. Si cette propagande orientale est « Made in Germany » et si

la matière première est falsifiée par l'ouvrier selon les besoins de la *Trade-Mark* fermons notre porte et tout est dit. Restons aveugles et sourds et prions Saint Thomas. Seulement la rumeur est telle qu'il faut bien prêter l'oreille aux craquements du dehors et y discerner autre chose que le ricanement joyeux et les blasphèmes de l'Allemagne. Comme il arrive toutes les fois qu'on veut solliciter les faits en dépit de la logique, ceux-ci donnent tort à M. Massis. Nous apprenons par les réponses de MM. Maurice Betz et Benoist-Méchin, parues dans le *Journal Littéraires* du 2 août que la plupart des livres et traductions de livres hindous qui auraient provoqué ou accompagné le mouvement de la pensée germanique vers l'Est sont tous antérieurs à la guerre — que dès lors il devient purement gratuit d'attribuer cet engouement de l'Asie au désarroi intellectuel de l'après-guerre, et enfin qu'il existe en Allemagne une forte tendance parmi les jeunes à s'adresser à la tradition gœthienne, tendance affirmée chez Fritz von Unruh.

Enregistrons simplement ces réfutations pour montrer ce qu'a d'artificiel et d'insuffisant le réquisitoire de M. Massis. Il est clair que si la question se bornait à une rengaîne nationaliste, elle n'aurait plus le moindre attrait pour le véritable intellectuel : ce serait affaire de politique, et il conviendrait alors aux hygiénistes officiels de l'esprit français de prendre toute mesure d'aseptie contre une contamination nouvelle de la *Kultur*. Mais encore une fois le procès si l'on veut bien qu'il y ait procès, ressortit d'une plus haute juridiction. Il faut y voir, à notre avis, mieux qu'un courant d'idée, ou qu'un simple snobisme. mais une crise de la culture intellectuelle causée par les difficultés de la vie et le désordre politique. Que des esprits, nullement pessimistes comme Keyserling ou Guénon soient amenés à rechercher les origines de cette crise dans les idées directrices

de notre civilisation depuis quatre siècles, et qu'ils considèrent le malaise où se débat l'Europe comme l'aboutissement logique d'une erreur de l'esprit, de l'erreur matérialiste, cela est respectable, et nous devons les suivre dans leurs cheminements. De là à adopter leur point de vue et leurs déductions, il y a un abîme que nul esprit occidental sans prévention comme sans complaisance ne franchira.

*
* *

Nous ne croyons pas à notre caducité. Il n'est pas un Français par exemple qui eut écrit le livre de Spengler; les excentricités de quelques fous, de quelques toqués littéraires ne nous feront jamais croire à la décadence du goût, de même que l'internationalisme intellectuel dégénérant vite en France, en faveur immodérée pour l'étranger, en discrédit pour le terroir, ne nous fera jamais craindre la faillite des humanités, ni du génie latin.

Il se peut que des personnalités comme Keyserling et Guénon soient à formule orientale. A ceux-là, rien ne peut faire admettre notre conception de la vie. Tout leur en paraîtra absurde, incohérent, ridicule et leur parti-pris de ne voir de sagesse qu'en le repos se heurtera à notre culte de l'action. Que cette fièvre atrophie notre âme, cela n'est pas sûr, car dans toute société il y a une élite qui pense et une foule qui agit et si les lieux de pensée sont moins nombreux que jadis cela ne veut pas dire que l'Occident soit décapité. Il y a toujours eu des contemplatifs en marge de nos villes, des consciences solitaires tendues vers l'inquiétude humaine, vers l'universelle misère, vers les balbutiements de l'être et qui formulaient cette rumeur en interrogations ou en prières. Le moyen-âge a eu ses brahmes dans ses ascètes, dans ses docteurs, et notre âge incrédule possède des saints

laïques, des hauts esprits qui ayant repoussé le dogme s'acharnent encore après le divin et qui continuent sur des sommets que nul n'observe à faire des signes au monde inconnu.

Evidemment ces noms là ne se trouvent pas à la quatrième page des journaux, et c'est pour cela peut-être que l'Orient les ignore comme il a ignoré sans doute la grandeur intellectuelle d'un Taine, d'un Jules Soury, d'un Renouvier, d'un J.H. Fabre qui vivaient cependant comme des sages et eussent reçu droit de cité dans Bénarès.

D'autre part si nous avons changé le rythme de la vie n'y avons-nous pas mis autant, peut-être plus, et qui nous assure qu'une heure de nos journées si denses, si ferventes et vouées à toutes les manifestations de la personnalité ne contient pas en suc, davantage qu'une heure de Pythagore ou d'un gymnosophiste ? Vie intérieure cela veut-il dire anéantissement torpide, rêve engourdi, ou bien conscience permanente du moi agissant ? Notre vie intérieure nous l'exaltons dans l'action, à la condition de penser nos actes, de nous libérer tant soit peu de l'instinct, de l'impulsion — il n'y a peut-être pas d'être au monde qui ne soit plus harassé de songe et de pensée jusqu'aux ultimes limites du sommeil que l'occidental. Seulement sa conscience s'aère, elle a des hublots sur la vie, un système nerveux à ses ordres et elle est installée dans le réel.

Evidemment nous ne comprenons pas grand'chose au songe hindou qui a pour effet de suppléer complètement ce réel, de l'identifier à l'esprit et de réduire ce monde sensible à l'idée, l'apparence à une représentation de notre pensée. Tout cela nous paraît bien vain, bien insaisissable et semble flotter aux confins de l'intraduisible. Cette conscience cosmique où veut atteindre l'homme d'Asie, ou plutôt ce naufrage dans une cons-

cience cosmique répugne profondément à l'individualisme occidental. Elle ne peut produire que le mépris de l'humain et cette léthargie où s'abîme l'Orient depuis des siècles. A cela la conscience latine oppose cet amour et cette recherche passionnée de la créature, de son milieu, matière et pensée. Elle a dit la sainteté de la vie, la noblesse de l'être, le mystère de l'inerte s'éveillant au sensible; et quand elle atteint ses limites, les poètes et les sages nous disent sa mélancolie ou nous entretiennent de ses espoirs. Nous savons alors qu'elle n'a pas renoncé aux causes premières mais que son optimisme s'accommode de son exil; elle cherche à comprendre tout ce qui respire, s'agite et pense autour d'elle dans sa prison. Elle fait le geste du naufragé qui visite l'île et se dit qu'il y faudra vivre des années, toujours peut-être, qu'une méditation devant l'horizon nu n'approchera pas d'un jour sa délivrance, et qu'il lui faudra de ses propres mains construire le radeau du départ. Et le malheureux prend courage devant la révélation d'une splendeur. Il voit une nature prodigieuse, des bois immenses rayés d'oiseaux ardents comme des paillettes, des monts neigeux profilés sur la houle des palmes et des grèves où la mer écume sur les coraux. Et il finit par trouver belle sa geôle, par s'éprendre du monde vertigineux qu'il découvre ; il s'oublie dans l'île du Lotus. Ainsi paraît faire l'Européen dans la civilisation qu'il s'est créée. Pendant un siècle, il s'est enchanté de ses jouets neufs, de l'étonnant bazar que lui offrait une science dans l'enfance, des perspectives de laboratoire, de courroies sans fin et de cornues; il s'y est complu avec une admiration naïve, mais s'y est-il vraiment oublié comme le croit René Guénon ?

*
* *

Celui-ci, choyé des brahmanes, dans le silence des palais au bord du Gange n'a pas vu sans doute les pouilleries de Calcutta et les cloaques de Canton où grouille la famélique Asie, avec son cortège d'opiumanes, de lépreux et de pestiférés. En revanche il a vu nos foules d'Occident et il désespère parce qu'il les voit occupées de peu, frivoles et matérielles. Et c'est à elles qu'il oppose ses doctrines ascétiques, son hermétisme en suggérant avec dédain que les élites mêmes n'y comprendraient pas grand'chose. Etranges contradictions ! Il hésite à livrer aux meilleures intelligences d'Occident le secret de ses systèmes et il pense les administrer un jour aux masses ! Il escompte donc un miracle dans leur entendement. S'il se contredit c'est parce qu'il possède une certitude profonde et ne veut pas l'avouer : l'irréductible différence des races ; mais comme les prophètes c'est en se donnant du temps qu'il peut nous en faire accroire. Pas plus que nous il ne tient pour possible la diffusion en Europe d'un système aussi spécifiquement hindou que le *Védanta* par exemple, qui exige une forme d'intelligence héréditaire, une conception du monde aussi ancienne que la race, un tempérament désavoué par tout ce qui fait de nous des occidentaux et des latins.

Le dépouillement volontaire du moi et cette *réalisation métaphysique* par laquelle l'hindou veut échapper à cette infirmité qu'est pour lui la conscience individuelle et entrer dans l'*âme unique*, mais c'est une opération dont nul ne voudrait en Occident, car on y tient tellement à conserver son humanité, que l'idée du Paradis chrétien n'a plus beaucoup de fervents, et que les pires souffrances nous font chérir la vie. Ce que l'Inde considère comme une fin, est pour nous un commencement, un principe. Nous tendons vers la différenciation, vers l'enrichissement de la personnalité et nous voyons dans cette personnalité la raison d':tre de toute la cul-

ture, la cellule de la conscience sociale. Toute atteinte à son autonomie, à son épanouissement et surtout toute réduction volontaire nous semblent un crime. Depuis le mot de Socrate qui fonda l'étude de la connaissance de soi, cette donnée est une des mains courantes qui assurent notre équilibre et notre marche.

Des siècles de psychologie y ont habitué notre pensée. Des littératures ont fait autour d'elle les plus belles terrasses à la française, les perspectives les plus merveilleuses où se soient posés nos regards. Et faut-il renoncer à ce patrimoine, reprendre le chemin parcouru, sur l'assurance gratuite que le fin mot des choses est à l'opposé de notre effort ? Mais ce serait aussi vain, aussi baroque que vouloir des cobra-capello dans nos jardins et des alligators dans la Seine !

René Guénon sait cela. Il est bien contraint d'accepter les nécessités des climats, le Nord industrieux et le Sud indolent, l'homme d'Occident fou d'aventure et l'oriental oublieux de vivre. Il sait combien les éléments influent diversement sur la destinée et l'esprit des races et sans admettre de cloisons étanches entre elles, il doit convenir que certaines vérités fondamentales sont incommunicables de l'une à l'autre. Comment expliquer alors cette sorte de procès qu'il entreprend avec quelques-uns sans faire intervenir sa conviction de la supériorité orientale, tellement éclatante à ses yeux, qu'elle doit triompher de tout scrupule, crever les œillères des races et éblouir de sagesse l'Occident. Cette conviction déjà choquante au point de nous rendre hostile, éveille aussi notre méfiance : elle fait contraste avec la prudence habituelle de M. Guénon ; elle bouscule ses idées et leur fait perdre cette sérénité mystérieuse qui leur confère si noble allure. N'est-il pas enfantin, après avoir fait le procès de notre myopie intellectuelle et de notre prétention à posséder la meilleure forme de civilisation de s'ar-

mer des mêmes verres grossissants et de proclamer, la main sur les védas, la précellence d'une civilisation complètement impénétrable. Ce serait savoureux si ce n'était dit si gravement !

Ainsi, jusqu'au jour où M. Guénon nous aura dit ces profonds et « formidables » secrets dont il est question tout au long de ses livres, nous sommes autorisés à récuser ses dires et à trouver étrange l'attitude de cet Européen qui, d'un trait de plume nie la science et la philosophie d'une partie de l'humanité au profit d'inabordables mystères, qui traite de « jeux d'enfants » les métaphysiques de Kant et de Spinoza auprès des élucubrations des sages aryens. Nous nous élevons contre la conception qu'on tend à nous imposer d'un Orient formant une vaste école de sagesse dont le moindre écolier conduirait Leibnitz par le nez. Nous croyons plus simplement qu'il y a dans l'Inde comme partout quelques hauts esprits et beaucoup d'ignorants, plus peut-être que chez nous et que l'on n'y est pas plus heureux qu'ailleurs. Comme nous inclinons à croire qu'il n'y a pas de commune mesure entre les élites et les masses ; nous nous demandons quel intérêt aurait l'élite d'Europe à acclimater sans succès probable auprès des foules les doctrines de quelques centaines d'initiés.

L'Orient lui-même l'a compris : Il sait que toute propagande est vaine. De quel droit le tirer de son indifférence ? Sa pitié n'est pas fanatisme et le péril jaune dit lui-même René Guénon est un puéril épouvantail. D'autre part, l'âme indoue est fermée comme un haut monastère d'où ne s'échappe aucune pensée d'amour pour nous. Si nous allions vers elle nous ferions tous les frais de l'idylle et retournerions mortellement désenchantés. Et qui prêcherait la croisade spirituelle? René Guénon? Il lui faudrait d'abord le vouloir, ensuite parler plus clairement au pauvre monde.

*
* *

Mais pourquoi ce débat se demandera-t-on. Nous lui trouvons pour notre part un intérêt très vaste. Il eut enchanté les anciens docteurs et passionné l'Académie. Il nous force à descendre en nous pour nous mieux connaître. Celui à qui vous dites : « Mon cher, vous avez mauvaise mine », se récrie et vous prouve sur le champ qu'il ne s'est jamais si bien porté. De même nous protestons devant M. Purgon et son clystère; nous nous posons sérieusement la question : Sommes-nous si malades qu'on le dit ? Très éprouvés d'ailleurs, abandonnerions-nous la guenille ? Toute l'affaire est là. On ne quitte sa maison que si on désespère de la restaurer, encore édifie-t-on la nouvelle avec les débris de l'ancienne.

On reproche à l'Occident sa conception de la vie. Nous avons vu que ce grief est vain; voyons s'il n'est pas injuste. Pour l'Européen l'existence est un combat, la lutte de Jacob qui veut forcer l'ange à se nommer et à le bénir. Il a conçu le grand orgueil de se mesurer à la création et ne veut pas se laisser écraser par elle. Il se confie à la science mais sait-on bien jusqu'où va cette mission ? Est-ce vraiment un culte, une superstition comme l'assure René Guénon ? Et la complaisance qu'il a pour la science lui cache-t-elle la fin supérieure du savoir ?

A en croire son accusateur, le savant d'Europe serait ce doctor, ce *Herr doctor* dont l'Allemagne est le pays natal, anthropomorphe à courte vue dont l'intelligence n'aurait fleuri que dans le champ de ses lunettes, et se serait ankylosée à l'égard de toute spéculation. Caricature d'il y a cinquante ans qui n'est pas spécifiquement allemande ; car on aurait tort de croire que tous les *famuli* de l'érudition, philologues et vers de sépulcre,

sont d'outre-Rhin. D'ailleurs tout bien considéré, les travaux d'un Mommsen, d'un Oldenberg sont loin d'être méprisables et situent l'homme actuel en plantant les décors du passé. Mais ne chicanons pas René Guénon à propos de sciences qu'il rejette, il a tort seulement de croire que le savant de nos jours, tant français qu'allemand se confine en des textes, collige, groupe des chiffres, accumule des statistiques, ne jure qu'en *us* et croit dur comme fer à la royauté du microscope. Cette suffisance qu'il lui prête, il ne l'a pas. Seuls les faux savants ont quelque fierté de leurs connaissances, une foi absolue dans la stabilité de leurs découvertes. Seuls des Haeckel ont pu croire que le secret du monde gisait en de misérables conceptions scientistes et qu'il suffisait de mettre un écran sur le ciel pour en supprimer les énigmes. En ce temps là des mots calmaient l'inquiétude des esprits, des néologismes cachaient la pénurie de la pensée, la manie verbale, la détestable descendance de l'écolier limouzin, des docteurs de Molière et des philosophes germains empoisonnaient toute source en substituant des arguties à la raison.

Tout autre est le savant de nos jours. Sa modestie n'a d'égale que le sentiment de son infirmité devant la grandeur mystérieuse du monde. Il n'est pas naïvement intrépide, il est prudent et ne se hasarde qu'avec des précautions infinies à formuler des lois qu'il nomme avec timidité des hypothèses. Tels sont Henri Poincaré, Berthelot, Branly, et pour opposer un démenti formel à M. Guénon écoutons le bel acte d'humilité qui est en même temps la profession de foi du savant moderne. Ceci est de M. Emile Meyerson, un des meilleurs esprits de l'Occident. (1)

« Soumettant à tout moment ses déductions hypo-

(1) De l'*Explication dans les Sciences* (tome II, page 136).

« thétiques au contrôle de l'observation et résigné à les « bouleverser entièrement en cas de besoin, c'est-à-dire « si une déduction meilleure et surtout plus compréhen- « sive venait à se présenter, le savant ne peut évidem- « ment à aucun degré, considérer sa raison avec cette « confiance absolue qui inspirait la pensée de Hegel. « Aussi rien n'est-il plus éloigné de ses intentions inti- « mes que l'idée d'abaisser la nature devant elle...

« ... Si une difficulté l'arrête, si le phénomène dé- « ment complètement les prévisions qu'il a formulées... « c'est sa propre insuffisance qu'il accusera, il pensera « qu'il n'a pu encore sur ce point sonder le mystère, « tout en ne doutant pas un seul instant que s'il réussis- « sait à le pénétrer, le chaos apparent se révélerait à lui « plein d'harmonie et de beauté. Là même où la science « a célébré ses triomphes les moins contestables il sent « que ce qui a été accompli est infiniment peu de chose « en regard de ce qui reste à faire... Et quand il est « forcé de constater l'existence d'une barrière perma- « nente à sa compréhension, d'un irrationnel, le savant « plutôt que de porter, comme Hegel, un jugement qui « lui apparaîtrait comme un blasphème, reconnaîtra sa « propre impuissance à l'égard de cette nature qui lui « inspire un respect en quelque sorte religieux. »

Voilà la pensée véritable de la science et toute autre idée qu'on en pourrait avoir ne serait qu'un travestissement. Mais René Guénon nous dit alors : Quelle science est la vôtre qui se résigne si humblement à ne pas savoir et ne pouvant atteindre aux vérités permanentes, se contente d'hypothèses, pour sa commodité. Il y a une grandeur profonde dans l'aveu d'une telle impuissance et cette sincérité nous émeut bien davantage que la certitude arrogante ou la crédulité plastique. Certes la science est sans fierté mais elle ne renonce à rien. Peut-être tombe-t-elle d'un excès de confiance dans un excès de mo-

destie, mais ayant exploré son domaine véritable elle n'arrête pas de chercher, de coordonner, de délimiter la portée de ses lois. Quand elle a voulu suppléer les métaphysiques et les religions, de bons prophètes précurseurs de René Guénon l'ont avertie qu'elle s'égarait : Georges Saurel a écrit, voilà trente ans, les *Illusions du progrès*, et l'on assiste à une curieuse évolution des esprits vers la spéculation pure. Par là s'accuse ce besoin d'équilibre entre la matière et l'idée qui est l'héritage des Grecs et qui entretint au cours des siècles en Occident deux courants philosophiques opposés et tour à tour prévalents : matérialisme et idéalisme.

Il est injuste de prétendre avec René Guénon que l'Europe a la superstition de la science. C'est une sornette démodée. C'était vrai au siècle dernier. Par la voix de Bergson et d'Henri Poincaré, une critique sans pitié a fait justice des excès. On a reconnu que la science s'était montrée ambitieuse en s'annexant trop de contrées où elle n'a que faire — et depuis, en la réléguant dans son vaste domaine, les relations du sensible, — d'autres esprits comme Gonzague Truc ont proclamé la nécessité de revenir aux problèmes primordiaux, qui seuls s'attachent à définir l'être par delà le phénomène. Dans *Le Retour à la Scholastique* il demande que, débarrassée de la théologie qui la fausse, le grand système médiéval des Albert, des Abélard, des Thomas d'Aquin soit remis à l'étude, comme discipline de pensée et recherche métaphysique. Précisons l'attitude de M. Gonzague Truc en la distinguant des néo-thomistes plus fidèles que jamais au dogme. Esprit libéré, l'auteur du *Retour à la Scholastique* et de l'*Avenir de la Raison* assigne à cette dernière le rôle dévolu à l'intelligence qui est de mener sans le secours d'aucune révélation la quête de l'idée par le monde et de se chercher elle-même en tout pour s'identifier le plus possible avec la matière. Tout est esprit,

à déjà dit Shelling, qui fut le précurseur d'Hegel, et la matière n'en est qu'une forme adéquate à nos sens. Le théorème où se résumerait toute métaphysique consisterait à établir que l'équation de la matière et de l'esprit est *toujours une identité*.

Il est clair que de tels esprits doivent gêner la démonstration de M. Guénon. Leur présence en Occident est un démenti à la soi-disante faillite de l'intelligence et de tous côtés s'élèvent des voix concordantes pour dire que la religion exclusive de la science comme celle de l'idée pure a vécu. Nos contemporains qui pensent ne se réclament plus ni de Platon, ni de Renan, ils regardent plus volontiers à mi-chemin, Descartes qui tient encore le fil conducteur de l'émouvante caravane. Son postulat est la seule vérité indiscutable: « je pense donc je suis ». Tout ce qui s'éveille à la conscience existe. Notre rôle est de reconnaître et d'accroître cette conscience dans tout ce qui vit. Des deux principes que le cartésien voit en nous, nous avons trop glorifié aux siècles derniers le principe étendu, la matière, accomplissons l'accord nécessaire, l'union de cette dernière avec l'esprit. Ainsi comme le suggère Gonzague Truc, il sera vain de reprocher à la science ses méthodes et son but si on ne considère pas ce but comme une fin mais comme une étape, si débarrassée des applications qui l'asservissent on la hausse au rang de recherche désintéressée, enfin si on lui redonne droit de cité, et à son rang, dans la spéculation.

Encore ferons-nous des réserves quant à ces applications : qu'on nous pardonne de ne trouver ni stériles ni vils les travaux de Jenner et de Pasteur car la recherche scientifique y fait preuve du désintéressement le plus pur. La biologie échappe au reproche de corruption industrielle que René Guénon fait à la science. Elle est généreuse et ne se mésallie pas à l'argent. Et du point

de vue hindou, quelque mépris qu'on ait pour la vie, elle intéresse trop profondément l'Etre universel pour ne pas trouver grâce devant les détracteurs du progrès. Elle ouvre une porte immense sur l'insoupçonné, sur une perspective de prodiges. Un drame, que des siècles ignorèrent, est dans ce fragment de tissu vivant, et sa petitesse dissimule sa violence. La lutte se livre au plus profond de notre chair inconsciente, dans notre sommeil; elle est multiple, féroce et d'incalculables parcelles de vie sont détruites à chaque seconde tandis que d'autres naissent encore plus mystérieusement.

Et quelle révélation que l'apparente immobilité de la matière brute. D'autres yeux se sont penchés là et n'y ont vu que mouvement. Cette chose inerte, sent à sa manière, elle vit, souffre peut-être, en tout cas elle s'agite aussi extraordinairement que la voûte du ciel. Ce marbre dont on fit les dieux, est composé d'atomes tournant à des vitesses inévaluables autour de centres qui les attirent, et ce morceau compact est en réalité un monde bruissant; l'eau qui s'égoutte étire ses molécules et les rassemble comme des arabesques infinies toujours mobiles, ses particules sont douées d'une vibration sans fin, ce mouvement brownien qu'on croit perpétuel, enfin toute chose, du solide homogène au fluide, à la lumière, vibre à des fréquences incommensurables, palpite d'une vie prodigieuse, effrénée, se meut dans cette harmonie des sphères qui serait sans doute effrayante si l'ouïe pouvait la percevoir.

Cet univers nouveau est une conquête occidentale, car l'Européen seul a fait la science et par un juste retour des choses il s'est laissé conquérir, modeler par elle. Il est désormais évadé de la forme immobile, créateur de féerie, par le phantasme et l'incessante métamorphose. Mais il y a dans le mouvement autant de philosophie que dans le rêve. L'excès de vitesse, pour notre œil

infirme, supprime toute forme et suggère le vide et la vanité de ce qui se meut, de ce qui disparaît sans cesse, enseigne la sagesse comme le silence ou la mort. Rien n'est plus émouvant qu'une ruine, certes, sinon le sable mobile où cette ruine a disparu. Le souci d'éternel qui poussa l'Egyptien ou le Touranien à se survivre dans le granit, le marbre ou l'airain est-il plus sage que la modestie de notre ciment armé ?

Il y a dans notre civilisation qu'on dit en proie au « devenir », un sentiment plus exact des durées humaines, des possibilités et des devoirs résidant dans les limites d'une vie, et cette société soi-disant mégalomane, par la sagesse de ses entreprises bornées de ses relations à terme, de ses engagements à bail, donne un grand exemple d'humilité au monde. Elle lui dit partout, et que rien d'humain ne dure sinon la pensée et ce qui est le plus remarquable, elle le croit, elle en imprègne tout ce qu'elle crée, la mode, l'habitation, le livre et l'art, pauvre esclave. N'est-ce pas une forte leçon, la même que veut donner l'Orient, mais sans prêcher d'exemple puisqu'on y rencontre à chaque instant « l'homme immobile auprès de l'immuable chose ? »

Si M. Guénon appelle superstition de la vie cette désaffection permanente, ce renouvellement de l'illusion sans la foi, il ôte au mot superstition ce qu'il suppose d'aveugle et d'inconscient. Tandis que nous savons, nous continuons d'agir, de lutter et de nous accroître comme si nous ignorions notre néant. Un orgueil sublime nous rejette vers l'effort et vers l'œuvre, cette vaine survie. Notre illogisme est presque divin : chaque jour la mort nous grignote, frappe un ami, touche une idole ; rien n'y fait. Nous lâchons toujours sur les mêmes songes vieillis notre âme déchaperonnée qui cingle aveuglément vers ces proies et n'en rapporte aucune. Derrière nous traînent des regrets, tournoient des fumées, n'im-

porte, le vertige de l'être monte, nous fait presser l'allure, éviter les tombes, et nous pousse haletants, à l'escalade. Qui dira toutes les mains pressées et les regards qui se mouillent au passage ! Est-il beauté plus profonde que ce continuel adieu !

*
* *

Appliqué à notre amour de la vie, superstition nous paraît donc impropre. Pour justifier ce reproche il faudrait cet attachement aveugle, privé de la direction spirituelle, de la conscience qui éclairent l'amour. Mais il faudrait aussi qu'il soit sans vertu, car la marque d'une superstition est d'être stérile faute de parler clairement à l'âme. Or il suffit d'y réfléchir pour connaître ses bienfaits. Bien entendu, aux yeux de M. Guénon toute vertu qui s'exerce à des fins humaines est de mince mérite, mais comme il s'agit de vérités de même ordre, c'est-à-dire matérielles, M. Guénon voudra bien admettre que dans le domaine de la vie positive ce sentiment qui a produit des avantages positifs a bien quelque vertu, et n'est pas une superstition. Aucun n'est plus sincère, plus actif, plus fécond : parce que nous aimons la vie nous avons autour d'elle créé des défenses, des institutions. Jamais société n'a fait plus de lois pour la protéger, la rendre sacrée, et n'a réalisé un tel effort pour améliorer ses conditions. On s'est enfin préoccupé du du bonheur de l'individu après sa sécurité, de sa culture après son hygiène, de sa vie morale après son confort — et nous ne croyons pas qu'il y ait plus de bonheur en Orient dans tous ces domaines. M. Guénon nous dira que ce n'est pas un critère, que les famines de l'Inde et les pestes de Chine ne signifient rien. Cependant, un peuple qui montre autant d'insouciance à l'égard de la

santé publique, un tel dédain pour la vie humaine rappelle étrangement les sociétés antiques où les institutions de secours ne foisonnaient guère, où l'égrotant et le misérable étaient livrés à leur sort. Si le bien-être est de peu de prix aux yeux du brahme, tout comme la vie elle-même, il faut pourtant convenir que la pensée a plus de chance de fleurir chez un peuple prospère, que ne déciment ni les épidémies ni le paupérisme, que ne saigne par l'émigration et où la culture est à la portée de tous. Nous ne sachions pas que les temps de famine aient été féconds en penseurs et que les léproseries du moyen-âge aient fait concurrence à la Sorbonne.

Mais voici le sarcasme attendu. Et la guerre, pensez-vous en tirer argument pour le respect de la vie ? Eh bien, non, mais une telle catastrophe a des causes si nombreuses et si précises à la fois qu'elle ressortit davantage aux tribunaux que de la sociologie et à plus forte raison de cette étude. La guerre n'est pas un fait social, c'est un attentat commis ni par l'élite ni par la masse, mais par une minorité qui provoque le déséquilibre des sociétés par imprudence ou par calcul et qui mise en présence du mal s'affole ou ne songe qu'à l'exploiter. La guerre est un conflit de jouissance, une crise de piraterie et relève de la pathologie sociale. Ce n'est pas le triste privilège de l'Occident. On se tue avec moins de bruit mais plus cruellement parfois sur le sol des aryas comme dans le monde jaune. On se massacre en Chine à cette heure, dans l'Inde on se mitraillera demain et au cours des âges on a fait de l'Asie un charnier. Les conquérants chinois, indous, mogols, persans ont répandu le sang par ruisseaux et dressé pour se réjouir des pyramides de têtes coupées. Le seul Gengis fit de l'Ouest un désert, exterminant par politique, et non par barbarie comme l'ancien Goth. La guerre n'est pas un produit européen d'exportation, pas davantage notre spécialité.

Et d'ailleurs considérée sous son jour réel, comme névrose des sociétés, folie chez certains et véritable industrie pour le petit nombre, elle dépasse notre sujet.

Mais si l'on veut être de bonne foi, on doit convenir d'un effort constant en faveur du mieux-vivre et de la concorde. Lois du travail, de prévoyance vont de pair avec l'étude de la question sociale et de l'arbitrage entre les peuples, et si on n'approuve pas toujours la direction de cet effort on ne peut nier sa sincérité même à travers bien des erreurs.

Nous avons conscience de la distance qui nous sépare ici de M. Guénon. Cependant il faut bien parler de leur santé, quand on compare la vie des peuples. Si étrangères que soient ces considérations à la métaphysique si loin que soit le fait social de l'idée pure c'est encore dans le champ humain qu'on doit descendre pour en juger. Et ne voyant pas dans l'Europe cette moribonde qu'il nous a montrée, nous avons le droit de demander à M. Guénon : Est-on plus heureux en Orient qu'ici ? S'il répond négativement ou s'il nous assure que la félicité de l'Asie est trop haute pour nos faibles cœurs le procès sera jugé, l'affaire classée. Mais s'il croit possible de nous faire participer aux délices intellectuelles que trouve l'Inde dans son détachement de la vie, et s'il peut nous communiquer les joies de l'ascèse alors qu'il apporte son évangile — qu'il parle aux âmes dans leur langue avec des mots victorieux.

Car c'est ainsi que par deux fois s'adressa l'Asie à l'Occident.

*
* *

Quand l'Oronte versa pour la première fois dans le Tibre, qu'advint-il ? L'âme mystique du sémite ne put détraquer l'esprit latin. Le message du Christ, à travers

des hérésies sans nombre, des disputes fumeuses, fut promptement déformé. De l'évangile anarchique sortit à Nicée une doctrine précise, puissante, canonique. Les pères de l'Eglise, à l'exemple de Paul avaient circonscrit le dogme, et l'unité de la foi prévalut sur une redoutable fermentation d'idées. L'Eglise devint catholique et *romaine*.

Admirable psychologue de l'Occident elle a dans la suite défendu cette discipline intellectuelle avec une farouche obstination, ne reculant devant aucune contrainte pour l'imposer. Indulgente à toute faute humaine, elle a foudroyé l'hérésie et traqué partout le péché d'esprit. Fortement empreinte de l'idéal juif de justice, et de charité bouddhique, elle enseigna que toute grandeur et toute vérité ne sont pas de ce monde et prêcha aux fidèles le renoncement. Là encore, elle suivait les traditions ascétiques de l'Orient.

Or, après vingt siècles qu'en reste-t-il ?

L'écriture, convaincue d'erreur par l'exégère, apparaît un socle chétif pour si haute statue, le clergé miné par le temporel s'anémie et rentre dans l'ordre spirituel qu'il n'aurait jamais dû quitter ; enfin les vérités d' « évangile » sont du domaine de la morale tandis que la théologie orgueilleuse a vécu pour s'être opposée à la raison de toute son arrogance irrationnelle.

Ainsi l'esprit qui reçut il y a deux mille ans cette inoubliable ambassade, le monde qui vit prêcher dans ses agoras et ses forums une phalange d'illuminés, les rejettent peu à peu comme un glacier élimine ce qui le trouble ; un latin ne peut exiger de sa raison une plus longue complaisance. Il a assimilé ce qu'il a pu : il a gardé les préceptes d'amour et de bonté, les sages sentences de vie mais n'a pu, malgré les ferveurs et les élans de quinze siècles admettre qu'il existait pour la souffrance et qu'il était maudit dans son essence. Se renon-

cer sans avoir combattu, quand sous ses yeux la création s'entrechoquait en l'opprimant, lui a paru l'anthitèse qui faussait le système, et cette union d'amour cessa.

Quant au message de l'Islam, l'Occident s'est bouché les oreilles plutôt que de l'entendre. Une vérité qui se faisait jour par les armes lui fut odieuse. Le zèle guerrier de la foi coranique, le fanatisme et les cruautés qui signalaient ses progrès dans les âmes allumèrent une haine dont Poitiers et Lépante furent les éclats fameux. Mahomet répondait moins que le Christ, à l'esprit véritable de l'Occident, par le crédit qu'il fait à la fable, son mépris de l'effort vital, sa pensée intolérante et dure. Une incompréhension accrue par les colères et les divisions politiques séparait ces deux mondes. Peut-être, la douceur maure, le scepticisme d'un Averroës, eussent pu les rapprocher aux environs du douzième siècle, si l'inquisition espagnole d'une part, et d'autre part, une recrudescence de l'orthodoxie dans l'Islam que ravageait l'hérésie, et surtout l'agression du turc, du Bayézid avide et cruel n'avaient remis chacun des adversaires en selle et cela sans trève aucune jusqu'à nos jours.

Des deux messages de l'Asie, l'un transmis à sons de trompe sarrazine expira aux marches de l'Occident, l'autre apporté par des martyrs et des saintes, altéré par les docteurs, adapté par les prêtres, a perdu la force du verbe pour devenir semblable aux littératures dont le sens s'épuise avec les mots caducs. Ce dernier, certes, a retenti dans une époque profonde de l'histoire ; il a ranimé le monde romain, créé le moyen-âme et cette personne morale, sans exemple : la Chrétienté ; il a inspiré des arts, dressé des cathédrales. S'il s'affaiblit, c'est qu'il s'est tû dans les âmes où il régnait par une magie mêlée d'effroi; c'est qu'il a trop longtemps engourdi par le psaume et le *Dies irae* la grande aventureuse, la pensée, qui, lasse d'attendre et de scruter des mots aux murs de

sa cellule, interroge l'esprit de la Terre avec Galilée; arme des caravelles et part avec Colomb à la rencontre d'un continent; décroche avec Copernic les lampes du ciel et monte avec Képler et Newton vers le secret des nébuleuses.

*
* *

Mais il ne faudrait pas croire qu'en brisant l'étreinte mystique, la pensée occidentale acceptât un système qui limiterait son élan. L'agnosticisme qui lui montre son domaine et qui lui dit : Tu ne peux aller plus loin, n'est que la faillite d'une religion plus absurde, celle de savants qui s'abusaient. La science au contraire lui expose l'effort de l'être vers l'achèvement, les tâtonnements de la création qui se prolonge à travers les pires catastrophes : elle ne peut donc lui enseigner le renoncement et la forcer au suicide. Mais l'ayant emmenée de sommet en sommet elle lui dira sans doute un jour : « Tu connais mon domaine; il est maintenant des régions où tu dois pénétrer sans moi. » Et l'intelligence poursuivra son investigation du monde en se haussant sur la dernière cîme.

L'idée de progrès qui inspire l'Européen symbolise cette ambition, cette espérance. Elle exprime une vocation obscure ; elle est, sur sa pensée, l'ombre portée d'un destin plus haut. Car aucun esprit sérieux, en Occident, n'osera prétendre que les signes apparents du progrès, les inventions qui jalonnent de flotteurs sa marche en eau profonde, marquent sa trajectoire et son but réels. Ce serait prendre le complément pour le sujet, et nul logicien ne s'y trompera. Celui qui confondrait l'accessoire avec l'essentiel saurait bientôt que la disparition du principe entraîne celle des conséquences et que l'homme

cessant de chercher la véritable connaissance, ne rencontrerait même plus le faux-savoir.

Mais quand on reproche à ce faux-savoir d'être une entrave à la connaissance, à ces inventions d'absorber l'intelligence pour la détourner de ses fins, ce n'est juste, que si l'intelligence est indigne de son rôle. Chaque fois qu'un esprit supérieur s'affirme, ce n'est jamais dans une seule science : sa lumière se diffuse pour pénétrer la vie totale. Il n'est jamais uniquement un spécialiste, car la spécialisation mutile la pensée. Mais au contraire il se penche sur toutes les perspectives; il ne s'attarde sur la découverte d'un jour, que pour mieux s'enivrer du merveilleux de la vie; il ne considère dans ce qu'on nomme progrès que les affleurements de l'inexpliqué : ce sont gestes sur le mur ou bulles qui montent, et l'énorme drame qu'il pressent ailleurs l'exalte et l'angoisse à chaque seconde. L'antenne, le moteur qui frémissent, le réactif qui se colore ne sont que la visible émotion de l'occulte qui vibre indéfiniment au-delà de la forme et le phénomène devient un voile irritant où s'excite l'esprit.

J'imagine qu'il dût connaître cette « stupéfaction passionnée » dont parle Carlyle, le grand poète à qui le génie moderne doit son symbole : Faust, héros de l'Occident. Jamais ne fut mieux définie l'attitude du chercheur en face du Sphinx, jamais ne nous fut proposée plus riche formule de la personnalité.

L'homme est sorti de lui-même; il a rencontré étroitement unies la science et la nature. Il a jeté un regard d'admiration sur la vie, il a dit à la science de le suivre. Et la science rôde autour de lui, lui disputant son âme; mais il la dépouille lentement de ses secrets. Le couple ira par la terre, Faust toujours plus insatiable, Satan docile à le servir. Ni halte, ni trêve; la science refuse, l'homme exige et quand elle aura tout livré, au dernier

soir, Faust ayant essoufflé le Malin lui arrachera son âme. Magnifique légende où fleurit notre conception de la vie !

Remarquez l'ampleur de cette figure ! Faust échappe à la scholastique, une scholastique incomprise à la vérité — et ce qu'il a vainement cherché dans les livres, il le quête à même la vie, il se mêle à la fête des saisons, aux beuveries, à la racaille des tavernes, à la cabale, aux sorcières du Sabbat. Par un suprême effort d'intelligence il assimile la Grèce antique, il s'accroît de la divine Hélène qui lui donne eurythmie et beauté, goûte à la sagesse et s'énivre de l'ambroisie olympienne. Ici, l'Orient pouvait apparaître et l'hypnotiser. Mais plutôt que de rentrer, vivant, dans l'inanimé et d'abandonner tant de conquêtes sous la fascination du Bouddha, il frappe du pied la terre du songe remonte avec ses perles et ses coraux et rentre dans l'action qui seule peut encore l'ennoblir.

Faust connaît les commandements de l'homme : « Tu aimeras ton semblable, tu serviras l'humanité », il retourne à la terre, au labeur où sa personnalité s'exalte ; il mourra plein de projets, sans avoir faibli. Voilà l'exemple que Gœthe a donné, Faust infatigable, qui ne cessa d'apprendre et d'agir, de pratiquer la science aussi bien que les arts, de questionner toutes choses et de forcer l'esprit à le servir. En perpétuelle attente de vérité, et pourtant serein comme l'est un sage, il n'a cessé d'établir l'harmonie entre la chair qui lutte et l'âme qui songe, entre la forme et la pensée. Cela c'est l'idéal du peuple grec à qui l'Occident doit presque tout, philosophie, morale, arts, politique, c'est cet équilibre dont la moindre pierre de l'acropole a le secret qu'il faut conserver à tout prix en se défiant du vertige intellectuel. S'accroître en tous sens, certes, mais ne pas choir faute de mesure et de discernement. Annexons tout ce que

l'esprit peut assimiler sans le corrompre, transférons en nous ce que notre conscience adopte mais en subordonnant ces conquêtes à la discipline, à l'ordre latins.

Ne mésallions jamais notre génie fût-ce avec Lachmî l'Aphrodite aux yeux de lotus et restant maîtres de notre pensée, accueillons les Dévas au seuil de notre salle haute ornée de trophées.

Jean BALLARD.

L'Allée Pensive

(*Suite*)

M. Tissandier sortit de ma chambre, enfin maître de lui et du même pas tranquille avec lequel il parcourait les couloirs du presbytère dans ces jours où seules des paroles insignifiantes rompaient entre nous le silence.

Cette unique colère qu'il eut pendant les six années de notre co-habitation aurait dû avoir en moi un retentissement puissant et profond. C'était la première fois qu'il faisait ouvertement irruption dans ma vie, et avec quelle véhémence ! Si éclatante qu'elle eût été, si peu en rapport avec la gravité réelle des événements, sa fureur ne changea point le cours de mes rêveries ni n'atténua l'émotion qui s'était emparée de moi avant la visite de mon curé.

J'ai eu tort de dire que j'avais délibéré et jugé en moi-même. En réalité ma détermination ne fut pas le résultat d'un libre examen. Elle naquit dans le brouillard où s'élaborent les mystérieuses actions dont les vrais mobiles nous seront toujours inconnus. Ainsi j'explique sa persistance et que ma volonté n'ait point plié devant celle de M. Tissandier.

Dès cet instant nous fûmes tous deux à la merci du sombre génie qui rêve au fond de nous; cette colère chez lui et, chez moi, cette tranquille obstination échappaient à notre contrôle, et nous fûmes emportés dans la tempête et quelqu'un qui nous tirait par la main marchait devant nous à grandes enjambées.

N'oubliez point qu'Antoine Carmel est mort et que son existence d'outre vie est le reflet de ces heures réelles où sa chair, soutenue par la charpente des os, portait

mélancoliquement la robe noire dans les chemins et les halliers. Tout ce que je vais vous narrer maintenant n'est que mensonge. J'ai vécu parmi les apparences et la fumée, à vrai dire, me souciant fort peu de la vérité, Il est des jours où l'air a un goût de miel, où le souffle des fées change la masse des montagnes en quelque chose de transparent. Ne vous étonnez point de ces soirées plus belles que le soir. C'est que les âmes y reviennent et, se jouant sur la lumière et les nuages, elles ne se doutent pas que les reflets de leurs danses éveillent des frissons dans la chair des hommes, qui demeurent tristement sur la margelle du puits.

M. Tissandier m'avait condamné à faire romanesquement mon devoir. Et je fus poussé vers des promenades équivoques avec des battements de cœur et l'espoir d'une rencontre toujours déçu. Trois longues journées passèrent sans que revint ma pénitente. J'allai pourtant vers la lumière de ce court où j'avais vu des jeunes gens et des jeunes filles. Puis-je dire qu'elle fut parmi eux ? C'était probable cependant; et voici que, brusquement je me pris à désirer qu'il n'en fût rien. M. Tissandier l'avait nommée : elle s'appelait Marcelle Chambon. Et c'était de ce même prénom qu'était signée la lettre surprise, l'autre jour, sur le pont, par l'un des deux joueurs dans la poche de son camarade : « Vous êtes le premier jeune homme à qui j'écris » disait-elle ; et il y avait dans ces quelques lignes le parfum d'un premier amour !

Si prompt cependant à discerner les dangers de l'apostolat, si vous aviez pu lire en moi, mon père, vous auriez eu le spectacle consolant de mon âme tranquille en présence de cet amour. Car si j'éprouvais de la tristesse à la pensée qu'elle pouvait avoir quelque penchant pour un de ses camarades c'était parce que j'estimais qu'il en était indigne. Ne prononcez donc point le blas-

phème inutile, ne dites pas qu'il y avait quelque chose de trouble dans mon cœur. Je souffrais seulement de cette fatalité qui pousse les jeunes gens à torturer celles qui, aimant davantage, ont la faiblesse de le dire.

Et un soir, brusquement, au détour d'un chemin, je rencontrai le groupe dont j'avais si longtemps souhaité en vain l'apparition. Et c'était la tombée de la nuit. Vêtu de noir j'étais dans l'ombre. Ni elle, ni ses compagnons ne me virent. Ils passèrent près de moi. Et ils disaient des sottises. Elle répondait dans le même ton. Elle avait pris le bras du jeune homme à la lettre « Son cher Jean ». Et elle allait, sa raquette sous le bras, de cette démarche qu'on a dans les chemins semés de pierre, avec de brusques déhanchements qui provoquaient le rire. C'était, je crois le 15 septembre, et nous approchions de la fin des vacances. Les craintes qu'elle m'avait exposées si pathétiquement, quinze jours auparavant, s'atténuaient donc, par un étrange paradoxe, au fur et à mesure que le moment redouté s'approchait.

Elle avait de bien légitimes motifs de se méfier d'elle-même, puisqu'elle était si prompte à modeler son attitude sur celle de ses interlocuteurs. Sérieuse, réservée, préoccupée des dangers que son âme pouvait courir devant le prêtre que j'étais, riant des plaisanteries, des sous-entendus de corps de garde, devant ces deux garçons, demain ne se lancerait-elle pas à corps perdu dans le tourbillon de la vie mondaine ? Et voilà que cette extrême faiblesse me donna l'espoir de la sauver. Musicalement, j'imaginais de douces persuasions, une insistance veloutée et ce quelque chose d'enveloppant qui émane des volontés timides. Il y fallait ce silence et cette nuit, et ce chemin qui se perdait sous des futaies, avec l'heure qui avançait sans que je m'en aperçusse.

J'éprouvais ce même dessèchement de la gorge, cette impression de barre dans la poitrine que j'ai ressentie

dans mon enfance, quand, frappé de deux coups de couteau, je flottais dans le délire, et qu'un petit vieux me noyait dans le fleuve avec tant de raffinements. Pourquoi, mon esprit se décomposait-il ? Il ne subsistait, dans ce désarroi de ses éléments, que cette idée de la chasteté jurée et gardée fidèlement. La pensée du mal se heurtait à elle, qui demeurait inébranlable. Et c'était justement pourquoi je ressentais avec plus de crainte l'approche des mille démons qui m'environnaient. Car je prenais contact plus rudement avec leur réalité que si j'avais cédé sans résistance à leur assaut. Dès lors la moindre image, un parfum trop chargé de souvenirs, une pensée qui s'attardait sur une forme, tout causait en moi des terreurs qui amplifiaient le tumulte de ma vie intérieure.

Et il est des rêves mauvais qui nous laissent au réveil le goût du péché. C'est une bien pauvre chose que cette âme de l'homme !

Nous avons fait, pendant les plus belles années de notre vie, le dur apprentissage de la pureté. L'un a cuirassé son cœur contre le désir, l'autre n'a jamais failli au devoir conjugal. Et le mal, profitant de l'heure équivoque où la volonté s'est endormie, visite le prêtre dans sa couche solitaire et le mari auprès de son épouse. Et tous deux au matin se lèveront troublés l'un comme s'il avait commis l'œuvre de chair, l'autre comme s'il avait reçu un baiser adultère.

Qui peut dire la hauteur de ces arbres jaillis vers le ciel comme des bras roidis ? je marchais auprès de choses qui n'avaient plus leur apparence à la mesure de chaque jour. Il y avait de petites touffes de genêts sous d'immenses futaies, et des pierres grises dans de la mousse. Il y avait peut être, sur ces rochers et sur ces bois la cendre d'un soir ancien qui retombait. Des fontaines bavaient des fils gluants, comme des souffles de vache

et je n'entendais que le bruit de ma soutane sur mes pas.

C'était un silence de verre, un de ces silences cassants où l'on sait que le cœur va s'affoler dans un tintamarre désordonné, quand, tout à l'heure, un écureuil fera tomber, de branche en branche, une noisette.

Un soir, quelqu'un, trompé par deux gouttes de lune sur mon visage, a dit : « Vos yeux brillent dans la nuit ! » Et alors une terreur animale m'a envahi, comme si, en dedans, j'avais brûlé d'un feu insoupçonné. Et cette force qui maintient en équilibre nos mille pensées s'étant dissoute, toutes ont tournoyé en moi comme des folles et j'ai poussé des cris, parce que j'avais peur de moi-même, non point des actes, que je pouvais commettre, mais de la matière même dont j'était pétri.

Il aurait suffi d'une parole semblable, maintenant, pour éveiller une semblable terreur. Et tout d'un coup j'entendis des frôlements dans les feuilles, puis des coups sourds, et une explosion de jurons indistincts. Et cela se passait à ma gauche, sous les branches ; enfin le silence retomba brusquement et je repris ma promenade, quand de nouveau le même vacarme éclata dans la nuit.

Le bois recouvrait un mamelon, à peine dessiné, et je voyais, du point où j'étais, les troncs qui couronnaient sa tête hachant le clair de lune. Et de l'un à l'autre couraient les ronces noires, avec leurs pousses dentelées soudain rejetées dans un balancement, au-dessus de la masse sombre accroupie.

C'était peut être la hantise du mal qui me possédait, mais à coup sûr, je vis sur une éclaircie du ciel une tête cornue avec deux yeux phosphorescents qui me regardaient. Et, comme le sang, soudain glacé dans mes veines, refluait vers mon cœur, j'entendis un éclat de rire aigu et prolongé, comme sorti de la gorge d'un eunuque !

Et une voix impérative m'ordonna d'approcher. Le folklore prétend que dans la conque où notre ville est bâtie dormait autrefois un lac aux eaux grises comme du plomb. Et un parc l'entourait de toutes parts, sauf au couchant où s'élevait dans l'échancrure de la falaise, à mille pieds au-dessus de la plaine basse, le château du comte Geoffroy. Si vous en avez vu les ruines vous aurez constaté qu'il rejoignait les deux barres de rochers limitant ce plateau, en sorte que d'en bas, à l'endroit où l'on voit maintenant cette dent de ciel bleu, on n'apercevait qu'une seule ligne de pierres rousses, exactement nivelée. Geoffroy était un de ces hommes de guerre qui se reposent des batailles en courant les halliers. Et il avait épousé Audivine, aussi douce que son nom.

Au repas des épousailles, comme la table était dressée devant le lac, une biche soudain sortit du parc. Le comte aussitôt, laissant là Audivine, suivi des seigneurs et de ses gens, pourchassa la bête, en habit d'apparat. C'est dire ce que fut, au débotté, la nuit de noces. L'épouse cependant aima Geoffroy en proportion de sa magnifique brutalité. Mais lui, soudain lassé de cette douceur, prit en haine la blanche comtesse, et plus elle fut patiente, plus il s'ingénia à la faire souffrir. Il y avait déjà longtemps qu'il lui avait imposé la présence de sa maîtresse. Elle logeait dans les plus beaux appartements du château et Audivine fut reléguée dans la chambre occidentale de la tour ; c'est là que tous les soirs, accoudée à la fenêtre, comme la Lorelei, elle dénouait sa chevelure, afin que, tourmentée par le vent, elle fit courir le long de sa peau, les caresses que sa rivale lui volait. Et alors un de ces gueux, comme nous aurions été si nous avions vécu dans ce temps-là, qui s'en revenait vers sa chaumière, poussant un troupeau d'oies, la voyant si belle dans le soleil en tomba amoureux.

Si bien qu'un jour, s'arrêtant au pied de la tour, il envoya un baiser à Audivine. Et la blonde reléguée, soudain troublée dans sa chair, lui fit signe de venir à elle. Elle tendait les bras, et sa gorge palpitait, et ses cheveux brûlaient autour de son visage. Alors le gueux, appelant ses oies auprès de lui, partagea en deux son troupeau, et il saisit de chaque main un faisceau de pattes. Les oies s'envolèrent hissant l'amoureux vers la fenêtre; et quand elles arrivèrent à la hauteur d'Audivine, elles furent changées en cygnes et le gueux en Seigneur.

C'était une femme des anciens temps, douce et craintive ; mais pleine d'amour. Et sa passion inassouvie se réveillait au moindre souffle, au moindre frôlement. Vous devinez quelle nuit connut le gueux auprès de la blanche Audivine, jusqu'à ce que, soudain lassés, ils s'endormissent tous les deux, sur un lit de fourrures. Et le bonhomme, qui avait laissé femme et enfants, crut les entendre, dans son sommeil, qui l'appelaient. Il se leva alors et, croyant sortir dans les jardins, il enjamba la fenêtre, et s'abîma à mille pieds sur les rochers. Audivine se réveilla le lendemain, la chair lasse et l'âme apaisée; elle aperçut les cygnes qui dormaient dans sa chambre, la tête sous leur aile, mais c'est en vain qu'elle appela le gueux. Alors, croyant qu'elle avait été aimée par un génie de l'air, elle voulut du moins que les blancs oiseaux demeurassent comme le souvenir vivant de cette nuit, et elle les fit conduire sur le lac.

Tous les jours elle leur distribuait la nourriture, blanche comme eux et molle pareillement. Un matin qu'elle émiettait ainsi de la brioche, sur l'autre rive du lac elle aperçut Geoffroy et sa maîtresse; en vain ils appelaient les cygnes; en vain lui jetaient-ils des friandises ; les nobles bêtes suivaient la promenade de l'amoureuse qui, n'ayant plus ni pain ni gâteau, ne pouvait leur prodiguer cependant que les reflets, dans l'eau, de sa blondeur. Et les oiseaux se nourrissaient de ces reflets.

Geoffroy conçut contre eux du dépit et de la haine et il résolut de les faire périr. Un soir donc, il emplit de flèches son carquois et il monta, avec sa concubine, dans une barque conduite par deux rameurs barbaresques. C'était un soir de lune et les cygnes jouaient : ils étaient douze. Douze flèches, sans plus, sifflèrent. Frappés obliquement, les cygnes se renversaient, comme des vaisseaux qui ont touché un écueil, et ils dérivaient au fil de l'eau. Le comte allait rejoindre le château, quand il fut soudain souffleté par un coup d'ailes. Il aperçut alors un cygne noir, plus beau et plus grand que ses frères massacrés. Il lui restait des flèches : il les lança.

Mais le cygne continuait à jouer. Il fut bientôt hérissé de dards comme d'épingles une pelote. Il allait cependant, et plongeait, et s'ébrouait, faisant des courbes et glissant jusqu'à ce que le carquois fut vidé. Geoffroy donna l'ordre aux rameurs de le suivre, et il se tenait à la proue, la gaffe tendue vers l'oiseau qui s'enfuyait. Et les berges du lac s'élargissaient au fur et à mesure. Le cygne s'en allait vers le château et les eaux précédaient sa gorge noire ; aveuglé par la colère, Geoffroy ne pensait qu'à transpercer la bête. Le lac cependant s'enflait comme la mer, et la poursuite continuait, toujours vaine et ne faiblissait jamais.

C'est ainsi que le cygne enchanté attira la barque jusqu'au bord de la falaise, et quand l'abîme fut atteint, il s'envola dans le clair de lune, et comte, concubine, barbaresques et bateau s'écrasèrent comme le gueux sur les rochers.

Et celui qui vous raconte cette histoire ne manque pas d'ajouter que s'en reviennent dans la conque, par les nuits l'âme des cygnes et du gueux et d'Audivine; celles de l'homme et de la femme s'appellent et se fuient ; celles des cygnes les environnent de blancheur et toutes, passant et repassant sous les branches se mêlent à la lu-

mière. Mais Geoffroy, les os brisés, survient en hurlant de douleur et les poursuit ! Cependant ses jambes ne peuvent pas le supporter. Il appelle alors à son aide, et par leur nom, ceux qui ont le malheur d'être égarés dans la nuit. Il les appelle d'une voix aiguë, d'une voix asexuée, car en châtiment de sa luxure, il est condamné maintenant à traîner une âme d'ennuque. Et alors le voyageur obéit à son commandement. Il s'approche de la loque tassée, avec des membres mous, comme des tentacules et il charge cette chose sur son dos. Aussitôt, il courra derrière les lueurs qui sont la trace d'Audivine et de son amant. Les cygnes l'aveugleront de leurs ailes de lumière et l'indigne mari, poursuivant sa vengeance, serrera ses flancs et fouaillera ses reins avec ses éperons, jusqu'à ce que tous deux, liés pour une nouvelle mort, s'écrasent encore au bas de la falaise.

C'est ainsi que j'entendis de nouveau cette voix :

— Antoine Carmel, viens par ici ! Viens par ici, Antoine Carmel !

Le vent s'étant élevé, il y eut un remue-ménage de clair de lune, et j'aperçus à côté de la tête phosphorescente et cornue un petit homme accroupi, large pourtant, avec une grosse tête !

— C'est là pensai-je, le comte aux os brisés.

Et je fis le signe de la croix.

— Antoine Carmel ! Viens donc m'aider.

Je voulus m'enfuir, mais comme dans un rêve je ne pus change de place.

Et alors le petit homme se redressa et vint à moi. Et, s'étant mis sous mon visage, il me tira par la soutane en ricanant.

— Dominique, dis-je, Dominique que faites-vous là !

J'avais reconnu le pauvre crétin qui mendie à la porte de notre église.

— J'ai mené le bouc aux chèvres et nous rentrons chez nous, dit-il.

Et la lune illumina brusquement cette tête ronde sans relief, ce visage de kalmouck, à la peau jaune et tendue, avec mille petites coutures en tous sens ; et je vis sur son front ce pli qui s'y dessinait quand son pauvre cerveau cherchait vainement à coordonner les fuyantes idées. Sa bouche alors se crispait et n'émettait plus que des sons aigus et mouillés; et une bave abondante moussait aux commissures des lèvres. C'est ainsi que le dimanche, il demandait l'aumône, avec parfois des gestes obscènes quand sortait une jeune dévote. Soudain un éclair de raison traversait son esprit, et il se dépêchait alors de parler, avant d'être muré de nouveau dans le silence et dans la nuit.

— C'est un fainéant, Antoine Carmel, c'est un fainéant ! Il est resté froid comme marbre tout le jour, et le voilà maintenant qui batifole! gueusard de gueusard! C'était tantôt qu'il fallait faire le jeune homme, bon Dieu de saligaud ! »

Et de tirer sur la longe du bouc, et de frapper à coups de gourdin. L'animal roidissait ses pattes inclinées et le crétin s'arcboutant, tous les deux obstinés, dans un froissement de feuilles et dans l'odeur de la terre fraîche mâchée par leurs pieds.

— Pousse donc ! Pousse le par derière, sacrée andouille de curé, hurlait Dominique.

C'est peut-être qu'il convenait, en effet, de représenter par cette lutte de l'homme contre l'animal impur, par cette farce dans la nuit, le drame obscur qui se jouait au fond de moi.

Ayant maladroitement retroussé mes manches, comme un citadin qui veut prendre part aux travaux bucoliques, je poussai tant bien que mal le bouc puant et qui ruait ; nous arrivâmes ainsi au sommet du mamelon, quand l'animal, saisi d'un nouveau caprice, prit la fantaisie de dévaler à toute vitesse, entraînant Dominique qui jurait à ses trousses.

Et me voici abandonné, avec certes d'autres idées qu'avant cette rencontre, et la préoccupation de retrouver mon chemin, le chapeau relevé sur le front, dans les mains une odeur d'étable et les genoux brisés par les ruades du bouc.

J'étais dans une petite clairière, et il y avait une cabane en clayonnage, avec un banc rustique où je m'assis. La nuit s'animait à ras du sol des mille crépitements de la lune sur les feuilles.

A travers les arbres je voyais l'impalpable océan qui recouvrait la plaine basse, avec, çà et là, des feux et des reflets. La nuit, plus heureuse que moi s'éclairait par des blancheurs et partout, comme des points de repère, des vers-luisants, piqués dans les buissons, brillaient. Et il y en avait un dans l'herbe, devant mes pieds. Je regardais la petite lueur tranquille et verte quand je discernai une flamme jumelle, comme l'image, dans un miroir, de l'humble luciphore. Et, m'étant penché vers le sol, j'aperçus une bague dont l'améthyste reflétait la lumière du ver.

— C'est Audivine, pensai-je, qui, dans cette nuit troublée a perdu son anneau. »

Je le glissai dans le gousset de ma soutane, à hauteur de ma ceinture. Riant maintenant de mes terreurs passées, je me dis que sans doute l'amoureuse allait revenir et qu'elle chercherait la bague perdue dans l'herbe molle de la clairière.

Je contemplai, le cœur serein, les yeux de la lune dans les feuillages et je ne m'étonnai point que la ferveur populaire, dans les siècles où les âmes se mêlaient à la vie, ait pris ces fuyantes clartés pour des fantômes de cygnes et pour des ombres d'amoureux.

Ayant porté mes regards sur le bord opposé du plateau, je vis une large avenue illuminée et silencieuse :

— C'est par là, qu'elle viendra, cette fois seule, et il

faudra bien qu'elle m'aperçoive et m'apporte des nouvelles de l'outre-vie.

Elle vint, en effet, par l'avenue. Elle suivait la lisière des arbres, se baissant et se relevant, comme une fille qui cueille des pâquerettes. Et elle fit ainsi le tour de la clairière, et quand elle fut proche de moi, quoique indistincte encore, je dis : « Est-ce vous Audivine qui cherchez votre bague ? C'est l'abbé Antoine Carmel qui l'a trouvée et qui vous parle au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

— Je ne suis pas Audivine, dit-elle, et il aurait mieux valu pour vous que je la fusse, car alors vos exorcismes auraient pu me dissoudre dans l'air.

— Qui que vous soyez, répondis-je, je ne vous crains pas et voici l'objet que vous avez perdu.

— Je vous remercie mon Père : c'est bien en effet la bague que je cherche.

— Vous, Mademoiselle, à cette heure et dans ce lieu ?

— Oui, dit Marcelle, ne vous étonnez point.

— Je ne veux pas m'étonner, car la vie n'est un mystère que pour les incrédules.

— Ce n'est pas la vie qui est un mystère, ce sont les choses qui la précèdent.

— Quoi qu'il en soit, répliquai-je, vous êtes devant moi, et j'ai attendu avec impatience l'instant de votre retour.

—Vous ne me demandez point comment il se fait que j'aie perdu une bague dans la pinède ?

— Non! non! la seule chose qui m'étonne c'est que m'ayant un soir dévoilé votre âme avec franchise vous vous en soyez restée là.

— Peut-être, en effet, suis-je Audivine qui s'approche et s'enfuit! Et n'admirez-vous point, si vous connaissez la légende, ce symbole de l'homme simple qui,

n'ayant de secours à attendre que de ses oies pour arriver au sommet de son rêve est hissé par elles au seuil de l'amour. Et c'est aussi le seuil de la mort.

— Je ne sais qui est cet homme simple ni les stupides oiseaux qui l'emportent. Mais je connais en revanche une femme compliquée, et c'est vous.

— Ce n'est pas moi qui suis compliquée. Mais peut-être les événements m'y forcent, je le reconnais.

— Marchez donc les yeux fixés sur l'Etoile du Nord et elle vous guidera dans la sylve obscure où vous errez.

— Il importe, en effet, que vous me parliez ainsi, avec cette voix grave de prêtre dans la nuit.

— Mon enfant, lui dis-je, vous êtes faible et vous m'avez demandé mon appui. Cependant je vous ai promis de vous aider et voilà que vous avez dédaigné le secours que je vous ai offert. J'en ai peu-être éprouvé du chagrin.

— Vous n'avez pas besoin de me le dire ; s'il en est ainsi, j'ai bien fait de ne pas revenir.

— Que voulez-vous dire? Mon cœur a saigné de voir une âme privée de Dieu marcher à travers les embûches de la vie.

— Le cœur du prêtre se réjouit de la gloire de Dieu et s'afflige de voir son autel dédaigné.

— C'est cela même, mon enfant.

— Et peut-être n'est-ce point l'âme en elle-même qui l'intéresse, mais plutôt celle qu'il veut qu'elle devienne? Dans ces conditions, sitôt que celle-ci est perdue, qu'il détourne ses regards vers une autre et qu'il ramène celle-là. Le nombre y sera toujours.

— Vous ne savez point ce que vous dites ou alors vous le savez trop bien et je ne veux pas vous entendre.

— Ecoutez-moi, Monsieur l'Abbé, les paroles que nous échangeons sur ce plateau tourmenté par le vent ne ressemblent point à celles que nous avons dites dans votre petit salon.

— Celles-ci comme celles-là ne sont que l'écume de notre âme et il y a dessous un flot que ni vous ni moi ne connaissons.

— Vous faites l'ignorant, mais vous savez bien ce qu'il y a.

— Je vous adjure de n'en rien dire et, si vous connaissez le chemin, de nous ramener vers la vallée.

— Je connais le chemin, en effet, et vous serez étonné qu'il soit si court et si aisé. Et c'est pourquoi je veux encore rester quelques instants auprès de vous tous seuls dans ce silence.

— Demeurez près de moi, mon enfant, nous prierons Dieu ensemble.

— Je ne veux pas prier Dieu mais je vous dirai que peut-être je suis amoureuse.

— Vos amours ne me regardent point et je vous prie de vous souvenir que je suis prêtre.

— Et moi, je vous prie de considérer que je suis femme et que des choses me tourmentent.

— Dites alors, et nous chercherons ensemble le moyen de vous purifier. Je vous demanderai tout d'abord ce que vous espérez de cet amour.

— Je demande qu'il m'épanouisse, car je n'attends de la vie qu'une seule joie, et je la quitterai.

— Je ne connais pas grand'chose de vous, mais si je considère le chemin que je crois que vous suivez, il me semble que vous faites fausse route.

— Vous vous trompez, mon Père, je vais au but plus sûrement que vous ne croyez.

— Eh! bien alors! vous n'avez pas besoin de mes conseils et vous vous êtes jouée de moi.

— Qui vous demande des conseils? Je ne veux qu'une toute petite place près de vous.

— Asseyez-vous, mon enfant, ce banc est trop petit pour deux; je resterai debout.

— Restez assis vous-même, ce banc est assez grand pour deux.

Et elle s'assit près de moi, laissant à peine entre nous la place d'une main.

— Des hasards, dis-je, m'ont instruit de ce que vous allez m'apprendre et j'ai été navré de le savoir.

— Ah! murmura-t-elle. Dites-moi ce que vous savez, que je vous détrompe.

— Vous vous appelez Marcelle Chambon, et celui que vous aimez se nomme Jean. Un jour vous lui avez écrit et il aurait dû garder dans le secret de son cœur les choses que vous lui avez dites. Mais il a montré votre lettre à ses camarades; ce petit billet que vous étiez craintive de lui adresser sans doute, car c'était la première fois que vous écriviez à un jeune homme. Et vous avez été l'occasion d'un triomphe d'écolier. Et moi j'ai souffert pour vous parce qu'il y avait de la candeur dans cette lettre et que les jeunes gens ne savent pas aimer, car l'amour s'entoure de mystère et de silence et eux se glorifient des succès qu'ils obtiennent.

— N'accablez point ainsi ce jeune homme; vous êtes prêtre et vous avez trente-huit ans. Vous manqueriez donc deux fois de générosité.

— Je ne le connais point, Mademoiselle, mais vous je vous connais, et je ne veux pas qu'il se joue de vous.

— Veuillez, je vous prie, vous rapprocher de moi, car j'ai quelque chose à vous dire et il ne faut point que les arbres même nous entendent.

Ayant dit elle se serra contre moi, et, prenant ma tête à deux mains elle approcha mon oreille de sa bouche et murmura :

— Je connais ce jeune homme dont vous parlez, mais je ne l'aime pas.

— Cependant, lui dis-je, on vous voit souvent avec lui.

— C'est bien parce que j'ai été souvent avec lui que je puis affirmer que je ne l'aime pas.

— Au surplus, continua-t-elle, après une pause, ce n'est pas encore ce soir que je vous dirai le dernier mot. Il suffit seulement que vous sachiez ce que je viens de dire. Voici le chemin du retour; au bas de cette allée c'est déjà la ville et si vous revenez demain au même endroit, à cette heure de la nuit, peut-être m'y trouverez-vous. Adieu, Monsieur l'Abbé, je rentrerai par un raccourci! »

Elle s'éloigna, en effet, et quand elle eût disparu par un petit sentier sous les feuilles j'entendis le rire de Dominique dans la cabane derrière moi.

Il se roulait sur une litière, riant et se trémoussant. J'entrai, le cœur plein de rage, et j'éclairai une allumette. Le crétin, dans un transport de joie horrible tenait à deux mains un objet qu'il baisait de sa bouche gluante de bave.

— Que tenez-vous, Dominique, lui dis-je, le bousculant avec colère.

Il était en proie à une sorte de frénésie épileptique et il poussait des cris saccadés. Enfin, son corps eut un spasme, et il retomba brisé sur la litière.

Je frottai une autre allumette et je me penchai vers lui. Ses yeux étaient révulsés, mais j'entendais son souffle maintenant régulier. La crise était passée.

Et alors j'aperçus qu'entre ses mains il serrait une jarretière de femme.

Je me relevai plein de dégoût et de pitié, et, sortant de la cabane, je me dirigeai vers l'avenue.

*
* *

Il n'est plus temps de s'arrêter pour considérer les

choses qui furent, car les événements se sont précipités et il faut, s'il se peut, suivre leur rythme accéléré.

Le lendemain de cette nuit fut un dimanche. Je me souviens qu'à la sortie des vêpres, Dominique, accroupi à la porte de l'Eglise, me salua, comme de coutume, par un éclat de rire glaireux. Et il était encore à sa place, la main tendue, quand je revins pour la prière et l'office du soir.

C'était un dimanche de septembre et il n'y avait que quelques femmes dans la nef.

J'étais assis dans ma stalle et je tenais mon livre devant mes yeux, avec les coudes posés sous les appuis de bois contre mes hanches.

J'étais donc dans l'attitude d'un prêtre qui n'officie point et quand je levai mon regard je vis en face de moi, dans la stalle opposée, M. Tissandier qui me fixait, avec une extraordinaire expression de bonté, et des larmes coulaient le long de sa joue.

Et derrière son visage, le noyer ciré luisait par places comme un miroir. Au-dessus, il y avait dans la muraille un squelette hilare à moitié déterré qui, ayant pris des mains de l'ange, la trompette du Jugement dernier, l'avait brandie et embouchée et il soufflait du silence dedans. Et tous les autres morts, comme il est dit, avaient vu de nouveau se garnir de chair les intervalles de leurs côtes, et les sarments de leurs bras et de leurs jambes. Mais lui qui avait été oublié dans la résurrection, se vengeait en dépouillant l'ange déconfit, et il sonnait le rappel des réprouvés. Et au-dessous de cette image, il y avait M. Tissandier qui pleurait.

Et quand l'office fut achevé, la porte fut ouverte toute grande, et le parvis était limité par une ligne d'arbres qui, déjà, étaient pesque noirs, comme des franges au ciel vert d'eau. Et vers celles qui sortaient je voyais se tendre la main de Dominique, car j'étais à ce mo-

ment même de la vie où les yeux de l'homme s'emplissent d'images, quand sa tête est vide de pensée.

La dernière dévote sortie, M. Tissandier s'abîma en prières, et moi je me levai et j'ôtai mon surplis dans la sacristie. Je m'en allai par la porte latérale, et il y avait en face, sur un mur, une affiche blanche lacérée.

Je pris le chemin de la pinède, pour être exact à ce rendez-vous qui m'avait été donné. J'atteignis l'avenue et le bord du plateau et je vis le banc et la cabane et l'herbe irrégulière sur le sol comme des touffes de poil sur la gueule d'un chien de berger. Et il y avait aussi une table de pierre que je n'avais point vue, avec dessus, un grand chapeau de paille et un caillou le retenait pour que le vent ne l'emportât point.

Marcel NALPAS.

(*A suivre.*)

Les Livres

Le Bal du Comte d'Orgel, roman, *par Raymond Radiguet (Grasset)*.

La jeunesse de Raymond Radiguet, sa mort prématurée, le bruit qui précéda la publication de son premier livre, tout contribue à créer autour de son souvenir une auréole assez trouble. Pour ne pas l'augmenter encore, je veux retenir l'émotion que m'inspire sa tragique destinée. Il avait tout sentimentalisme en horreur. La réserve était peut-être le secret de son talent .

Lui a-t-on, pourtant, reproché son cynisme ! Je sais que le *Diable au corps* prêtait au grief d'impudeur. Tout, pourtant, s'y passait à l'intérieur, le dépouillé sévère du récit montrait à qui voulait voir que Radiguet n'avait goûté à l'écrire nulle complaisance équivoque. Cette histoire d'un garçon et d'une fille de dix-sept ans que l'anarchie des années de guerre jetait dans les bras l'un de l'autre, elle avait le poids d'un fruit qui tombe avant l'heure, et voilà tout. Au lieu de se complaire, comme tant d'autres, aux manifestations extérieures, malsaines, et d'ailleurs éphémères, d'un décalage général, cet adolescent, d'instinct, plongeait droit au fond du cœur. Savait-il donc que là, au sein même du désordre l'artiste véritable retrouve une certaine harmonie ? *L'ordre, à la longue, se met de lui-même autour des choses*, écrivait-il à la dernière page. Le style même, dépouillé de tout mode et de tout ornement, indiquait le mépris du secondaire et du provisoire. C'est pourtant cette simplicité qui fit dire à beaucoup, agacés il est vrai par le tapage: N'est-ce que cela ? Et je me souviens avec malaise d'avoir laissé échapper moi-même quelques sottises de ce genre.

Le Bal du Comte d'Orgel est un retour vers les zones intermédiaires du cœur, où règnent la pudeur et l'hésitation. C'est, à travers toutes sortes de malentendus subtils, l'approche d'un amour. L'histoire, si l'on veut, de la *Princesse de Clèves*, avec cette différence suprême que celle-ci, même une fois veuve, sut repousser Nemours, alors que Mahaud d'Orgel, ou je me trompe fort, se jettera dans les bras de son ami sitôt le roman terminé. Je crois que la critique n'a pas assez aperçu la gravité de cette différence. La résistance cornélienne de la Princesse de Clèves

témoignait, chez Madame de la Fayette, d'un souci d'héroïsme, partant d'exceptionnel. Rien de tel chez Radiguet. Les scrupules de Mahaut ne l'abusent point. Il en devine la duplicité. Il sait quelle arrière-pensée s'abrite sous tant de vertu. *Les manœuvres inconscientes d'une âme pure sont encore plus singulières que les combinaisons du vice.* Pas davantage ne l'aveugle l'amour chaste de François de Séryeuse ; *François avait jusqu'alors soupçonné la pureté d'être fade. Il jugeait maintenant que seul un palais sans délicatesse en pouvait méconnaître le goût, mais ce goût, François ne le trouvait-il pas dans le moins pur de son cœur ?* Il semble même qu'un certain machiavélisme ait légèrement incliné le psychologue à exagérer cette hypocrisie intérieure des amants. Les délicats éprouveront la saveur de ce parti-pris un peu juvénile, sensible à peine et toujours tempéré par un goût parfait.

Mais ce que Radiguet a dégagé avec plus de bonheur encore, c'est l'impossibilité de communication qui existe, non seulement entre la comtesse d'Orgel et François, mais encore entre celui-ci et sa mère, à laquelle il aimerait se confier, entre Mahaud et son mari, dont naïvement elle espère du secours. Des malentendus analogues séparent aussi les personnages de second plan : Paul Robin, Hester Wagne, Naroumof. Et pourtant un réseau de sympathies relie les uns aux autres tous ces êtres. Mais jamais elles ne correspondent dans le temps. Il y a toujours désaccord. Seul Namourof, parce qu'il a souffert et parce qu'il est Russe, devine que quelque chose de grave se passe en la comtesse d'Orgel. Mais, quoi ? Il « brûle », pas davantage... Les hommes sont faits pour se comprendre, mais en fait ils ne se comprennent guère. Des habitudes sociales, des préjugés de caste (et il ne faut pas dire que la vie moderne les supprime ; en les relâchant, elle les subtilise, et les malentendus n'en sont que plus compliqués) sont en grande partie responsables, à mon avis, de telles mésententes. Aussi faut-il louer avec quelle habileté, quelle justesse, — et sans nous infliger une seule description — Radiguet a composé le milieu où vivent ses personnages. Pourtant, je ne crois pas qu'il eût approuvé l'explication en somme optimiste que je viens d'émettre. Ce jeune homme jeté à quinze ans dans ce qu'on appelle la *vie*, semble avoir expérimenté que, même affranchies de toute tutelle sociale deux âmes ne se peuvent pénétrer. Les petits amants du *Diable au corps* vivaient en marge de tout : cette nudité morale les aidait-elle à autre chose qu'à se déchirer mieux ?

Mais peut-être est-il préférable de voir là une méfiance légèrement systématique, analogue à celle dont je parlais tout à l'heure ? Il y a aussi, certainement, volonté d'isoler les caractères, et voit où quelle puissance d'objectivation cela implique chez ce romancier de vingt ans ! Le *Diable* était-il une confession, ou, comme Cocteau l'affirme, une *fausse autobiographie ?* Discuter ce point serait aussi vain, je crois, que chercher dans le *Bal* un roman à clés. Les personnes qui ont un peu réfléchi sur la façon dont un roman s'élabore savent que la synthèse n'en est jamais si simple. Ce qui est incontestable, ici, c'est une extraordinaire volonté de sortir de soi ; et de sortir de soi sans se mêler aux autres aussitôt, car alors on ne voit plus rien. L'étude des sympathies humaines est, pour un psychologue sensible, la plus fertile en embûches. Le bon joueur d'échecs se tient le buste en arrière pour surveiller mieux l'ensemble de la partie. Radiguet a voulu rester à l'écart de ses personnages pour n'en pas perdre de vue un seul.

Cette retenue constante, dira-t-on, doit engendrer de la sécheresse ? — Une sécheresse extérieure, oui. — Je crois, pour ma part, que l'extrême réserve n'est souvent que la conséquence d'une sensibilité très vive. On est trop porté à penser que la sensibilité entraîne, doit entraîner une certaine griserie, un mirage qui empêche de voir juste. Il en est presque toujours ainsi, en effet. Mais la délicatesse suprême du cœur, c'est de savoir dissiper ces mirages. Ils ne sont nécessaires qu'aux sentiments faibles, incapables de trouver en eux-mêmes de quoi vivre... Sur ce point j'aurais mauvais goût à renchérir sur les premières phrases de la préface de Cocteau, qui est fort belle : *Le tribunal des lettres estime qu'il avait le cœur sec. Raymond Radiguet avait le cœur dur. Son cœur de diamant ne réagissait pas au moindre contact. Il lui fallait du feu et d'autres diamants. Il négligeait le reste.*

On a parlé des influences subies par Radiguet : Madame de la Fayette, Stendhal, Proust. Elles sont incontestables. Mais il ne faut pas tirer argument de certaines ressemblances contre l'originalité d'un auteur, surtout si jeune et dont l'assimilation des maîtres ne pouvait être tout à fait accomplie. Il n'y a là, particulièrement en ce qui concerne Stendhal (et Mérimée, peut-être ?) qu'une certaine façon commune de sentir : celle dont je viens de parler. Le style même, si nu, si froid, en est un indice. Cette défiance vis-à-vis de toutes les tentations qu'offre la facilité d'écrire, je veux dire la « *littérature* » au mauvais sens du

terme, est un caractère commun à tous nos classiques. *Les mots ont une grande puissance*, écrivait, à propos du mot *amour*, cet adolescent ! Admirons le d'avoir su, si jeune, maîtriser cette puissance.

Gabriel d'AUBARÈDE.

Le Félibrige, par E. Ripert, *chez A. Colin.*

Parlant de ce livre dans le Mercure, P. Souchon écrivait : « Il n'était pas facile de concentrer en deux cents pages l'histoire du félibrige, hommes, œuvres et idées. E. Ripert y a réussi. »

E. Ripert, qui est un poète de langue d'oïl, a été amené à se faire le champion de la langue d'oc par son amour de la Provence. Celui qui chanta les belles routes provençales, les golfes latins aux belles courbes, les soirs d'Antibes et de Fréjus qui descendent sur les chemins creux flânant parmi les oliviers, celui qui a exalté l'âme d'un pays, pouvait-il se désintéresser des destinées de sa langue ? — Cette langue, si longtemps méprisée, il faut lui redonner son rang usurpé par la langue des conquérants ; il ne suffit pas qu'elle ait créé naguère des chefs-d'œuvres, qu'elle continue à inspirer des félibres, il faut lui reconquérir une existence officielle.

E. Ripert s'est consacré à cette noble cause.

Professeur de langue provençale à l'Université d'Aix-Marseille, E. Ripert nous a déjà donné une remarquable étude sur la « Renaissance provençale ». Voici maintenant cette petite histoire du Félibrige, si complète malgré ses dimensions modestes, et qui fera beaucoup, sans nul doute, pour la cause provençale.

Avant que d'en arriver à la naissance du félibrige, E. Ripert s'attache à démontrer, en examinant tous les mouvements régionalistes antérieurs, que la magnifique éclosion de Font-Ségugne ne fut pas une réussite artificielle, sans racines comme sans lendemain, mais qu'elle a été préparée par plus d'un demi-siècle de tentatives diverses, dans tous les milieux, intellectuels, savants ou populaires, dans toutes les régions des pays de langue d'oc. La langue proscrite est en pleine effervescence ; les érudits étudient les dialectes romans dont elle dérive ; les naïfs « troubaïres », fils des vieux troubadours des cours d'amour, lui confient l'expression facile de leurs sentiments sans profon-

deur ; elle prête aux réalistes marseillais, pour leurs contes grivois et leurs galéjades un peu lourdes, sa verve gaillarde, sa finesse et sa couleur ; et, au souffle sauvage, d'un Victor Gélu, elle éructe ces chants farouches où passe « tout le frémissement d'un peuple ». Pour lui rendre son éclat des temps médiévaux, il suffisait de grouper ces éléments épars, de leur donner une discipline, et, si possible, une unité. Puis, ayant remis l'outil au point, ayant enseigné des artisans, il fallait affirmer la vitalité, la beauté de cette langue dédaignée, en lui faisant produire des chefs-d'œuvre. Ce fut l'œuvre du félibrige.

Roumanille, le père du félibrige, Mistral, son Homère, Aubanel, son Catulle, ont inspiré au poète de la « Terre des lauriers » des pages exactes et ferventes. La grande figure de Mistral prend ici un relief extraordinaire ; son œuvre, bien qu'elle ne puisse être étudiée à fond en si peu de place, nous apparaît dans ses grandes lignes lumineuses, dans sa sérénité olympienne.

Et voici, aux côtés des inspirateurs, ceux qu'Emile Ripert appelle les premiers ouvriers du Félibrige : Paul Giera, l'hôte de Font-Ségugne, Jean Brunet, le doux Anselme Mathieu, le « félibre di poutoun », le poète des baisers, Alphonse Tavan, Antoine Blaise Crouzillat, Eugène Garcin, Louis Roumieux. Et voici encore, quoique on ne les puisse véritablement considérer comme des félibres, voici cet Adolphe Dumas qui révéla Miréio à Lamartine, et ce Castil Blaze, le prédécesseur de Berlioz à la critique musicale du *Journal des Débats*, personnalités bien parisiennes, qui vouèrent toute leur sympathie à la cause du félibrige et plantèrent son drapeau au cœur même des domaines de langue d'oil.

Je ne suivrai pas E. Ripert dans la suite de son étude, qui est consacrée à la deuxième génération du félibrige. Ce qui constitue une tour de force pour un livre de deux cents pages devient une impossibilité pour un article de quelques lignes. Sans omettre personne de ceux qui méritent l'attention, et même, par indulgence souriante, avec quelques-uns de ceux que l'oubli effacera justement, le critique n'a pas craint de passer en revue ce vaste mouvement né autour des sept félibres de Font Segugne, qui va de Félix Gras à Marius Jouveau. Chaque physionomie est caractérisée par une formule essentielle. Je note, en passant, ce bel hommage rendu à notre grand ami Valère Bernard :

« Mais, parmi tous les poètes de cette génération, se détache au premier plan la noble figure du marseillais Valère Bernard, artiste aux multiples dons, qui a su, comme un homme de la

Renaissance, unir le travail du peintre, celui du sculpteur et celui du graveur à l'inspiration du poète populaire. L'admiration et l'amitié de ses pairs l'ont entouré pendant toute une féconde carrière déjà longue... Son œuvre, quand on pourra l'envisager dans son ensemble, ne sera pas seulement provençale, mistralienne, au sens étroit du mot, elle sera, plus encore, marseillaise au sens le plus large, méditerranéenne. »

Je ne ferai à ce livre qu'une critique, encore que j'estime qu'il n'y pouvait échapper par sa conception même. Il est un peu touffu. Le désir louable de ne rien laisser dans l'ombre a conduit l'auteur au dénombrement parfois fastidieux de l'armée félibréenne. Il eut mieux valu sacrifier quelques unités de second plan, et donner plus de relief à l'étude des grands courants d'idées. Mais pouvait-on faire plus en si peu de place ?

Je souhaite que ce livre devienne bientôt un manuel classique, pour la plus grande gloire de la langue provençale.

Rien qu'une femme, par Francis Carco, chez *Albin Michel.*

Un livre qui porte bien son titre. Le peu intéressant personnage auquel l'auteur passe la parole nous raconte complaisamment ses amours d'adolescent avec une servante d'auberge promue bientôt à la haute situation d'entretenue. C'est une étreinte de la première à la dernière page, avec évocation et commentaire, voire même mise en œuvre du Kama-Soutra. Cet ouvrage mérite de connatre le grand succès auprès de la clientèle de M. Victor Margueritte.

Précoce Avril, par Yvonne Schultz, chez *Bernard Grasset.*

Berck-Plage, la ville des sables, nous avait déjà valu le chef-d'œuvre de Jeanne Galzy, *les Allongés.* Il nous donne aujourd'hui ce charmant « Précoce Avril », primevère éclose parmi les dunes. Yvonne Schultz nous conte en ces pages exquises le premier amour d'une petite fille, ferveur puérile que l'ombre de la mort élargit jusqu'au désespoir. Cet avril si tôt venu, si tôt endeuillé, voici qu'il est devenu l'automne, la saison aux tristesses alourdies de souvenirs, et dont cet âme d'enfant, peut-être, ne guérira jamais plus.

G. MOUREN.

LA PEINTURE A MARSEILLE

Le Salon du Midi de la France

Les lecteurs du dernier numéro de *Fortunio* n'ont pas été sans prendre connaissance d'un manifeste signé de M. Pierre Humbourg faisant connaître, sous une forme un peu administrative, le Salon du Midi de la France, les projets que cette idée fait naître, ses tendances, son but.

Nous voudrions aujourd'hui essayer de donner à nos lecteurs, qui doivent être, par définition, des gens que toute tentative artistique intéresse, quelques détails sur ce que sera cette manifestation.

Depuis un certain temps déjà tout ce que Marseille compte d'artistes, d'amateurs d'art, de Mécènes déploraient l'absence totale d'un vaste centre d'art en rapport avec l'importance de la première ville de France. Non pas que l'on ne puisse voir ici, pendant le courant de la saison, des manifestations artitiques intéresantes ; certaine galeries (Il en naît chaque jour de nouvelles, témoin cette exposition d'art japonais que M. Detaille vient de nous offrir en son atelier de la rue Noailles et dont nous parlerons plus loin) nous ont montré des œuvres de tout premier ordre. Mais précisément la valeur des œuvres montrées isolément apporte la preuve qu'il y a dans Marseille des artistes qu'il serait nécessaire de grouper.

M. le professeur Victor Audibert, adjoint au Maire de Marseille, se mit à la tête de ce vaste mouvement de décentralisation. Il s'y adjoignit un certain nombre de compétences convaincues comme lui qu'il faut faire quelque chose ; un Comité se créa rapidement, des sympathies naquirent, des concours s'offrirent et bientôt l'œuvre fut théoriquement sur pied.

Il reste à la réaliser et l'on peut considérer la chose faite lorsque l'on connaît la valeur des organisateurs. Cette manifestation ne se bornera pas à montrer au public Marseillais de la peinture ou de la sculpture marseillaise, mais sera une sorte de « foire » aux œuvres d'Art du Sud-Est et en même temps, ce qui importe le plus, une sorte d'Ecole de vulgarisation artistique, où des œuvres montreront à la Provence ce qui se fait ailleurs.

Parmi les grands noms d'artistes que l'on compte actuellement, il y en un certain nombre qui ne sont connus du public de

Province que par les articles de journaux, de revues et par quelques plus ou moins bonnes reproductions ; c'est insuffisant.

Le but du Salon du Midi de la France est non seulement de réunir, ainsi que je l'ai dit plus haut, des œuvres de tendances diverses, mais de montrer aussi de temps à autre quelques œuvres de ces artistes qui, à tort ou à raison, sont à la tête du mouvement français.

Depuis le tableau de chevalet jusqu'à l'objet usuel qui dénotera un certain souci artistique, tout y sera représenté. De cette manière personne ne pourra se désintéresser de cette œuvre, personne ne pourra dire « La sculpture, la peinture, ça ne m'intéresse pas, je n'y entends rien et le Salon du Midi de la France n'est pas fait pour moi. »

A Marseille, en particulier, le goût du home est fort développé et chacun a à cœur de posséder l'appartement élégant et confortable qui fait dire au visiteur, dès le vestibule, « je suis chez un homme de goût ». Il est impossible de sortir de la banalité courante, du mobilier en série : bahuts Renaissance exécutés en sapin par quelques fabriques de la Belle de Mai, meubles Louis XVI qui sentent encore la colle fraîche, si l'on ne vient pas en aide, par tous les moyens, aux Artistes qui cherchent, qui veulent créer de belles choses et surtout en faire admettre le goût, les faire désirer par tous, du plus riche au plus humble.

Le jour où une exposition annuelle montrera qu'il est possible de fabriquer à bon compte des objets qui se dégagent de la triste moyenne, un grand pas sera accompli et le goût français reprendra la place qu'il n'aurait jamais dû perdre, qu'il n'a pas perdu d'ailleurs, mais qui se trouve fortement concurrencée par les efforts de certaines nations étrangères tentant de le supplanter dans le monde.

Nous invitons donc les lecteurs de *Fortunio* à suivre de près le mouvement que nous lui signalons, à lui apporter sa collaboration la plus active tant au point de vue financier qu'au point de vue intellectuel et cette invitation que nous adressons à nos amis de *Fortunio* sera, je pense, pour M. le professeur Audibert et pour le Comité d'organisation la meilleure preuve de l'intérêt que nous prenons nous-mêmes à leur tentative et de toute la sympathie de notre Revue vis-à-vis de ceux qui veulent faire de Marseille un centre d'Art.

*
* *

EXPOSITION D'ESTAMPES JAPONAISES. — Galerie Detaille, 21, rue Noailles,

« Non, il n'est pas trop tard pour parler encore d'elle ».....

Car, si l'exposition d'Estampes Japonaises a fermé ses portes à la fin du mois de juillet, son souvenir est encore tout frais dans l'esprit de ceux qui l'ont visitée.

Regrettons vivement, nombreux étant ceux que les vacances avaient déjà éloignés de Marseille, que cette exposition n'ait pas pu être vue par tous et regrettons aussi un peu qu'il n'ait pas été donné une plus grande publicité à cette manifestation.

Bien rares sont les expositions d'œuvres japonaises qui ont pu réunir un ensemble aussi considérable de belles choses. Grâce au désintéressement de MM. Borelli, Nathan, Ruau, Sénès, Bodin, Guerre, Mouche, Simonnet, qui ont prêté à M. Detaille quelques-unes de leurs plus jolis pièces, nous avons pu avoir une vue d'ensemble de 200 ans d'art japonais.

Quelle surprise pour ceux qui ne connaissent de cette nation que les mauvaises reproductions à l'aniline que l'on trouve dans tous les bazars, de retrouver là, en germe, presque toute la production artistique moderne.

Quoi de plus récent, par exemple, que cette « Pluie d'orage sur le pont de Nihourarhi » exécutée il y a 100 ans environ par Hiroshige ? Ne reconnaissez-vous pas Puvis de Chavanne dans cette « Rivière bordée d'arbres fleuris » ? Le titre même des « 36 vues du Fugi » ne sont-ils pas une révélation pour ceux qu'avait amusé l'esprit de Rivière dans ses « 36 vues de la Tour Eiffel ».

Que ne trouve-t-on pas dans cet unique Outamaro ? Ne pense-t-on pas à Degas en contemplant la « Femme, le buste nu, se peignant ? » Et le formidable Hokusaï, le vieillard fou de dessin, travailleur infatigable, cherchant la vérité sans cesse, heureux seulement lorsque, traçant deux simples lignes, il est parvenu à la synthèse d'un geste ou d'une mimique. Et cette modestie, que l'on pourrait donner en exemple à bien des jeunes d'aujourd'hui, avec une phrase citée par M. Mouche dans l'intéressante préface du catalogue de l'exposition, « c'est à 73 ans que j'ai compris à peu près la structure de la nature vraie des animaux, des herbes, des arbres, des oiseaux, des insectes, des poissons ». « Quand j'aurai 110 ans, disait-il, chez moi soit un point, soit une ligne, tout sera vivant ». Il faut convenir qu'il n'a pas eu besoin de vivre si longtemps pour y parvenir.

Il faudrait un volume pour citer tout ce qui est intéressant dans cette exposition, depuis l'œuvre mince des estampes en noir jusqu'au plus fouillé des ivoires qui garnissaient les vitrines. La place nous fait défaut pour cette besogne, contentons-nous seulement de remercier M. Detaille de nous avoir montré de si belles choses et faisons-lui confiance pour ce qu'il projette d'intéressant.

*

* *

GALERIE D'ART MODERNE. — 63, rue de la Palud.

Encore une galerie à Marseille ! Mon Dieu que les gens d'ici doivent aimer la peinture ! Tous les jours le besoin se fait sentir d'ouvrir une nouvelle exposition. C'est incroyable et se serait presque désolant si l'on n'avait l'occasion de découvrir, de fois à autre, une salle comme celle que M. Moncel vient d'ouvrir au public. Déjà propriétaire d'un Institut de Beauté, M. Moncel était vraiment qualifié pour nous montrer de belles choses, il y est parvenu.

Parmi les peintres qui présentent leurs œuvres à la Galerie d'Art Moderne, il faut citer en tout premier lieu M. Frégier dont la modestie ne s'effarouchera pas si je lui dis que sa nature morte fût une révélation pour beaucoup ; il y a là un morceau splendide : la nappe, les raisins sont peints avec une franchise d'exécution et une sincérité vraiment remarquables. Le mot sincérité est celui qui vient tout naturellement sur les lèvres quand on parle de M. Frégier. M. Frégier représente à notre époque un peintre du XV^e^ siècle qui aurait vu des impressionnistes. Ah! celui-là ne s'attarde pas en de vaines formules. Il n'essaye pas de construire à grands coups de cubes ou de sphères des paysages irréels. Il regarde, son œil enregistre et sa main reproduit et cela fait quelque chose de frais, de délicieux comme ce « bouquet de roses dans un vase bleu » qui est une merveille de franchise et de finesse d'exécution incomparables. A citer également le petit paysage qui avait déjà figuré dans une exposition de la Galerie Lambert, une petite étude de baigneurs qui donne envie de se plonger dans l'eau glacée de la rivière.

Une bonne place également à M. Vives-Apy qui ne craint pas de peindre du soleil, encore que ça commence à passer de mode. C'est tout de même reposant de voir des peintres du ta-

lent de M. Apy, considérer la nature comme quelque chose de gai et penser qu'un tableau n'est pas créé seulement pour faire songer et faire naître la mélancolie. La composition est amusante. Ce palmier qui est seul au milieu de la toile déconcertera un peu ceux qui ne cherchent que le sujet mais, enthousiasmera ceux qui veulent de la vie, car il baigne dans l'air et la lumière et éclaire à lui seul toute la salle d'exposition.

De M. Berthet, un certain nombre de toiles assez inégales. De toutes, celle que je préfère est la belle étude de fleurs rouges sur fond bleu d'une richesse rare et d'une somptuosité profonde. Un petit coin de parc fait penser, je ne sais pourquoi, à Monticelli. Ça n'en a ni la couleur, ni le dessin, ça ne lui ressemble pas dans le choix du sujet et cependant il est incontestable qu'il y a entre ces deux peintres un petit air de famille. Ainsi d'un enfant qui aurait les yeux de sa mère, le nez de son cousin, la bouche de la grand'mère et qui pourtant ressemblerait à son papa.

M. Audibert nous montre les aquarelles d'une spontanéité amusante et d'une clarté de vision assez curieuse. J'avoue ne plus le suivre quand, résistant à l'impression, M. Audibert synthétise ce qu'il a su si bien analyser. Je crois que M. Audibert cherche sa voie, souhaitons-lui de la trouver vers l'air et vers la lumière.

Je ne parle pas de M. Hérold cubiste, je n'y comprends rien.

Je ne parlerai pas beaucoup plus de M. Courmes, je n'y comprends rien non plus.

Est-ce le but de l'art que ces figures découpées dans le zinc, aux arêtes sèches et dures qui n'ont même pas le mérite d'être jolies de couleur. On a comparé M. Courmes à Ingres. Pauvre Ingres de quoi ne le rend-on plus responsable ?

De M. Fournier deux petites toiles amusantes. De M. Corneau des fleurs. Une belle nature morte de Durand Roze, solide, franchement peinte avec ces gris dont il a le secret, mais pourquoi diable M. Durand s'obstine-t-il à mettre de fragiles assiettes sur des tables qui ne sont pas d'aplomb. C'est dangereux, çà. Un jour il y aura de la casse. Heureusement que son assiette est vide.

Une bonne nature morte aussi de M. Borgomano, des pêches dans un compotier. Je la préfère de beaucoup à son paysage dont les plans ne me semblent pas suffisamment indiqués, ce qui le rend un peu lourd.

Une des amusantes fantaisies de M. Eller. M. Eller déborde

d'imagination et, servi par un dessin bien personnel il donne de remarquables petites choses. J'aimerais voir son « Cortège » agrandi 50 fois sur les murs d'une salle de fête.

Des bois de Berthet, de Boussion, de Fraigier (qui s'y met) ; des eaux fortes de Valère-Bernard traitées avec la maîtrise dont il est coutumier et enfin deux amusantes fantaisies de S. Tick, un Maurice Chevalier, endiablé et des courses de taureaux qui n'ont rien de sanguinaire. M. Carlo Rim qui fait la niche à un prêtre dépasse les proportions de la caricature pour arriver à la véritable satire.

En somme un ensemble éclectique dans lequel de très bonnes choses dominent, ce qu'on ne voit pas tous les jours.

HERREM.

Les Revues

A PROPOS DE L'EXIL D'OVIDE.

Les causes mystérieuses de l'exil d'Ovide ont défié depuis des siècles la perspicacité des érudits. Cette ténébreuse affaire n'a rien révélé de son mystère, malgré les plus ingénieuses hypothèses.

La plus récente de ces hypothèses a soulevé une plaisante controverse. Elle appartient à M. E. Ripert, qui vient de publier une étude sur le poète latin. Lui appartient-elle réellement ? Non, si nous en croyons M. Daniel Massé (*Mercure de France* du 15 juin 1924). « Sans se piquer d'apporter une solution incontestable, mais afin d'orienter simplement notre curiosité, M. Ripert émet une suggestion, qui n'est pas absolument nouvelle, mais qu'il fait sienne tant il la défend avec éloquence, et tant il la rénove, prêt à forcer notre conviction, par des arguments qu'il tire des textes et qui portent. »

Rappelons les faits :

Ovide partit pour l'exil en l'an 762 de Rome, *an* 9 *de notre ère*. L'impérator Auguste vieillissait; de tous ses héritiers directs un seul demeurait, Agrippa Posthumus, qu'il avait relégué dans l'île de Planasie. Livie, voulant assurer l'empire à son fils Tibère, s'opposait de toute son influence à une réconciliation entre l'empereur et son petit-fils. « Or, Auguste (voir Tacite, Annales, 1, 5) peu de mois avant sa mort, et accompagné du seul Fabius Maximus, se rend dans l'île de Planasie, pour voir Agrippa. Des larmes coulent et des signes d'une mutuelle tendresse font espérer que le jeune homme reverra le palais de son aïeul. » Cette démarche ayant été révélée à Livie par une indiscrétion, ce Fabius mourut à quelque temps de là, d'une mort qui parut suspecte.

Ceci se passait en 767. Apprenant cette mort, Ovide, pour qui Fabius est un ami et presque un parent, s'écrie du fond de son exil, à Tomes :

« Tu avais décidé de supplier pour moi la divinité d'Auguste. Tu es mort avant d'avoir pu le faire, et je m'accuse Maxime,

d'avoir été la cause de ta mort, moi qui ne valais pas tant. » (Pontiques).

Rapprochant ce texte de celui de Tacite relatif au voyage de Planasie, E. Ripert conclut qu'il dut y avoir étroite corrélation entre l'exil d'Ovide et la mystérieuse affaire de la succession d'Auguste, et que le poète des Amours dut se compromettre dans quelque intrigue nouée pour faire échec aux plans ambitieux de Livie.

Ces ingénieuses déductions, les textes cités, l'autorité redoutable de Tacite n'ont point convaincu M. Daniel Massé. Il a flairé quelque fraude louche; ce Tacite et cet Ovide concordant si bien pour la dilection de M. E. Ripert lui ont paru de mauvais aloi. Examinant de plus près les textes, rapprochant Tacite de Suétone et de Velléius Paterculus, suivant jour par jour l'emploi du temps d'Auguste pendant la période qui précéda immédiatement sa mort, notant soigneusement contradictions et invraisemblances, il établit :

1° Que ce voyage à Planasie est une pure invention ;

2° Que le passage de Tacite où il est relaté est une adroite interpolation ;

3° Que la lettre des Pontiques qui contient les vers cités a été également interpolée.

Quelque invraisemblable qu'elle paraisse, je souscrirais volontiers à cette conclusion si elle apportait une lumière nouvelle. Bien loin de là, elle semble ajouter une ombre plus mystérieuse encore sur ce qu'elle prétend éclaircir. Car M. Daniel Massé veut lui aussi se servir de ses trouvailles pour émettre une hypothèse.

« Quelle est donc, nous dit-il, *la vraie direction* où doivent s'aiguiller les recherches ? Ne résulte-t-elle pas de cette étude ?

« Toutes ces fraudes dans Ovide et dans Tacite, dans Dion Cassius sans doute aussi, elles sont postérieures à ces écrivains. Elles ont été commises pour donner le change sur les motifs véritables de l'exil d'Ovide, et, conséquemment, par *quelqu'un* que ces motifs gênaient, qui avait intérêt à ce qu'on ne les connaisse pas. Is fecit cui prodest. Ce quelqu'un, pour opérer sur des textes avec la certitude qu'il ne pourrait être convaincu de fraude, a tenu dans ses mains, à un certain moment, tous les manuscrits de l'Antiquité, qu'il a pu repétrir tout entière à sa guise.

« Il n'y a que l'Eglise qui ait eu ce pouvoir.

« J'en conclus que l'exil d'Ovide a des raisons qui se rap-

portent de très près aux origines de l'histoire du Christianisme. »

Tous les textes de l'Antiquité dans les mains de l'Eglise ? C'est voir très grand. — Et avez-vous remarqué, M. Massé, qu'en 762, le fondateur du christianisme avait neuf ans ? et que la future religion, sans nul doute, n'était pas encore conçue en son esprit ?

Je crains fort que M. Massé n'ait remplacé un cheval borgne par un aveugle.

UNE CHRONIQUE DE M. MAURICE BOISSARD

M. Maurice Boissard vient d'ouvrir une « chronique » dans les *Nouvelles Littéraires* (numéros du 2 et du 9 août 1924) à la seule fin, semble-t-il, de renseigner ses lecteurs sur son agréable personne.

« Je pense quelquefois, leur confie-t-il, qu'on devrait pouvoir se reposer, en littérature, quand on est arrivé à l'âge de cinquante ans. Il suffirait d'avoir fait ses preuves, d'avoir fourni une contribution honorable aux lettres de son temps : l'Etat vous ferait une pension raisonnable et on pourrait vivre en paix. Je crois me trouver dans les conditions requises. J'ai écrit un petit roman moral sur l'amour et rendu hommage à la famille en racontant, dans tout ce que j'en sais, la vie de mon père et de ma mère. J'ai célébré, pendant quelque treize ou quatorze années, dans des articles bi-mensuels, le théâtre de mon temps., etc.

Je pense, quant à moi, que M. Boissard pourrait, en effet, se retirer, après une carrière aussi brillante, regretté par le monde des lettres... Mais sans pension. Contribuable comme on ne l'est qu'en France, j'estime que je donne assez à l'Etat sans devoir lui fournir un supplément, même en vue d'une aussi noble cause...

Ailleurs :

« J'ai été, ces temps derniers, très occupé. J'ai eu des soucis, des inquiétudes. J'étais très fatigué. Cela commence à passer...

On aurait presque envie de poser à M. Boissard l'indiscrète question doctorale : « Allez-vous bien à la selle ? »,

Et puis, des jugements péremptoires :

Citant la comtesse de Noailles : « La petite fille est accablée de bonheur. Que lui veut ce paradis ? Près d'elle, un étang couvé par le pressant feuillage des séringas qui avancent sur lui

des gestes de protection, fait bouillir du soleil ». il s'écrie : Ecrire pour ne rien dire, ou beau style pour éblouir les sots. »

Evidemment, le style de M. Boissard n'éblouira jamais personne.

Pardonnons tout cela à un homme qui a passé la cinquantaine et qui parle de se retirer. (C'est si rare !)

Mais déplorons que les *Nouvelles Littéraires* aient sacrifié à ces commérages une place qu'elles sauraient si utilement employer pour l'art...

LES MOTS ETRANGERS INTRODUITS DANS LA LANGUE FRANÇAISE DOIVENT-ILS CONSERVER LEUR ORTHOGRAPHE ?

A propos de l'adoption par l'Académie du mot « interview », M. Eugène Marsan écrit dans la N. R. F.:

« Le plus grand malheur n'est pas que l'Académie reçoive le mot interview, c'est qu'elle lui garde son orthographe étrangère. »

Et il se prononce catégoriquement pour l'adaptation française complète, prononciation et orthographe, des mots étrangers. Ainsi, il approuve P.-J. Toulet d'écrire un cloune, M. Marcel Boulanger d'écrire tramevet (ou tramvoies) et propose pour interview l'orthographe intervիouve.

Tel est aussi l'avis d'Orion, qui veut, dans l'*Action Française*, que whisky s'écrive ouisque, visque ou ouiske.

Leur thèse pourrait se résumer ainsi :

Notre langue a, de tous temps, emprunté force mots à l'étranger; mais, ces mots, elle les transformait, les assimilait, les écrivait à sa manière. Elle négligeait l'orthographe d'origine, pour ne tenir compte que de la prononciation, et, cette prononciation, elle la réalisait suivant ses propres principes, l'amendant même quand elle jurait par trop avec les consonances des mots usuels. C'est ainsi que l'allemand sauerkraut devint choucroute, que vetturino devint voiturin, qu'albaricoque devint abricot. « Rien ne nous oblige, dit Orion, à respecter l'orthographe originelle du mot étranger qui nous est nécessaire. Quand on respecte superstitieusement cette orthographe il arrive de deux choses l'une. Ou bien nous prononçons comme l'étranger, et nous introduisons en ce cas dans le dictionnaire une manière de lire qui jure avec tout notre alphabet. Ou bien nous lirons à la fran-

çaise le mot tel quel, et nous obtiendrons un vocable burlesque, d'ailleurs plus éloigné de la prononciation étrangère que ne l'eut été le même mot hardiment francisé. »

D'autre part, le respect de l'orthographe originelle a ses champions. Dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. André Beaunier s'élève contre la thèse de M. Marsan. Pour lui, s'il est exact que notre langue ait procédé ainsi autrefois, il est certain qu'elle a perdu aujourd'hui « cette puissance d'assimiler les mots étrangers, de les réduire en substance qui soit française. » Et cela pour plusieurs raisons :

D'abord, notre langue n'a plus en Europe sa suprématie d'antan, qui lui donnait le droit de se montrer désinvolte vis-à-vis des mots étrangers. D'ailleurs, ayant atteint très tôt sa perfection, elle n'eut plus besoin de s'enrichir. Et surtout, insiste M. Beaunier, la principale raison est que nous avons « le sens d'autrui », c'est-à-dire le sens d'une réalité authentique et bien différente de nous, qui a son existence indépendamment de nous, sur qui nous sommes sans droits ni sans pouvoir. De même qu'il ne viendrait plus à l'idée de personne, si ce n'est à M. Poizat, de faire parler aux héros de l'antiquité le langage suranné du grand siècle, nous n'habillons plus les vocables de nos voisins à la française. Nous sommes voyageurs, archéologues, géographes, un peu linguistes, et le peuple même sait assez d'anglais pour n'écrire ni tramevet, ni cloune.

La même thèse inspire à M. R. de Bury des réflexions à peu près semblables dans le *Mercure de France*.

Mais si le peuple, véritable artisan de ce travail d'assimilation, n'assimile plus, êtes-vous bien sûr que la cause en soit à l'instruction obligatoire ? Le grand coupable, à mon avis, c'est le sport, c'est le charabia sportif, que lisent et parlent journellement nos jeunes gens, qu'écrivent tous les journaux de sport en leurs élucubrations qui font songer à une bouillabaisse, ou, mieux, à un « coctel », et qui pénètre déjà dans ce qu'on a eu la bonté de nommer la « littérature sportive ». Autrefois, le peuple entendait et déformait en répétant. Aujourd'hui, il lit, et s'il lui arrive couramment de prononcer métingue, dancinge ou hijlife, il écrit meeting, dancing, high-life.

A l'inverse de M. Marsan, je trouve que le plus grand malheur n'est pas que l'on respecte l'orthographe d'un mot étranger, mais bien que l'on autorise cette importation de mauvais aloi. La langue française n'est-elle donc plus cette langue riche, colorée, experte à traduire les nuances les plus légères ? Cette

langue, qui suffit à un philosophe, à un grand écrivain, n'est-elle pas digne d'être employée par un « reporter » ou par un sportif sans culture ? — Et si l'on veut, à toute force, l'encombrer de mots inusités, que ne cherche-t-on plutôt dans ses dépouilles, que ne reprend-t-on tels vocables de Rabelais ou de Montaigne, autrement riches et de bonne « troigne » que ces métèques venus de tous les points du globe ?

G. MOUREN.

MEMENTO

REVUE DE FRANCE DU 15 *JUILLET* 1924.

Un passionnant récit du drame de Penang, où périt le torpilleur français *Mousquet* et le croiseur russe *Yemtchoug*, par Claude Farrère et Paul Chack.

L'ŒUF DUR.

« Il n'y a plus beaucoup de revues, soupire notre confrère. Des Revues comme la N. R. F. le *Mercure*, la *Revue de Paris*, les *Nouvelles Littéraires*, parmi tant d'autres, « en sont pour leurs frais ». Que l'aimable pessimiste se rassure! Même si c'était vrai, il resterait encore l'Œuf dur à l'esprit français, et cela suffirait très certainement. Sourions donc et passons, non toutefois sans demander à M. M. Lubeck des nouvelles de ce « Pauvre Barnabé », à qui advint si cruelle mésaventure.

G. M.

Imp. MISTRAL. — CAVAILLON